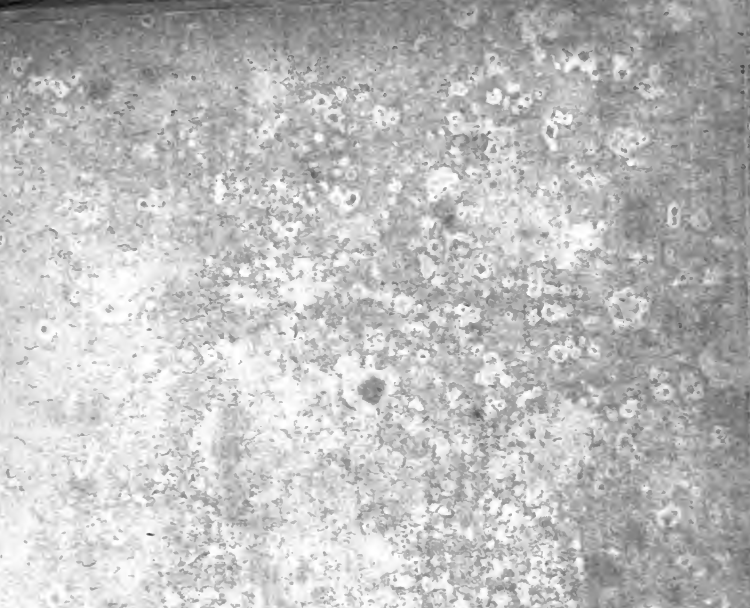
BIBLIOTHÉQUE HISTORIQUE,

A L'USAGE DES JEUNES GENS.





PÉRICLÈS.

BIBLIOTHÉQUE HISTORIQUE,

A L'USAGE DES JEUNES GENS,

OU

PRÉCIS DES HISTOIRES GÉNÉRALES ET PARTICULIÈRES

DE TOUS LES PEUPLES ANCIENS ET MODERNES;

EXTRAIT de différens auteurs, et traduit de diverses langues;

PAR M. BRETON,
Traducteur de la Biblioth. géograph. de Campe.

TOME V.

HISTOIRE DE LA GRÈCE,

PAR W. MITFORD. TOME 5.

PARIS,
F. SCHOELL, rue des Fossés S. G. l'Auxerrois, n. 29.
L. HAUSSMANN et D'HAUTEL, rue de la Harpe, n. 80.
1809.

HISTOIRE DE LA GRÈCE,

PAR W. MITFORD.

CHAPITRE XIX.

Suite de la paix entre Lacédémone et Athènes. Troisième confédération du Péloponnèse.

TANDIS que ces germes de mécontentement se formoient entre les deux républiques, il y avoit à Athènes comme à Lacédémone un parti qui aspiroit au renouvellement de la guerre. A la tête de ce parti étoit un homme qui avoit des qua-

lités propres à mettre le monde en feu.

Alcibiade, fils de Clinias, étoit encore fort jeune; mais sa naissance distinguée, les liaisons de sa famille, et des talens extraordinaires lui donnoient une importance prématurée. Sa famille se vantoit de descendre d'Eurysace, fils d'Ajax, fils de Télamon, et par ce dernier de Jupiter. Son grand-père, nommé aussi Alcibiade, avoit été l'un des associés de Clisthènes, pour l'expulsion des Pisistratides, et le rétablissement du gouvernement républicain. Son père Clinias avoit, dans sa jeunesse, remporté le prix de valeur, par sa belle conduite dans la première bataille navale contre la flotte de Xerxès à Artémisium. La galère, sur laquelle il combattoit, avoit été équipée à ses dépens. Il étoit mort au service de son pays,

dans la désastreuse journée de Coronée contre les Béotiens.

Sa mère, nommée Dinomaque, étoit fille de Mégaclès chef des Alcméonides; il étoit par elle proche parent de Périclès, qui à la mort de son père devint son tuteur.

Malheureusement Périclès avoit pris peu de soin de son pupille. Alcibiade abandonné à lui-même avoit vécu dans la dissipation et les plaisirs. Les graces singulières de sa personne, l'immensité de sa fortune, et la puissance de ceux avec qui il avoit des liaisons, attiroient autour de lui une multitude de flatteurs. Athéniens, alliés, sujets et étrangers tous lui faisoient leur cour à l'envi. Il y avoit lieu de craindre que ces basses adulations n'étouffassent dans leur germe les talens extraordinaires dont il étoit doué.

Dans sa jeunesse il avoit eu le

bonheur de se lier avec le philosophe Socrate. Cet homme étonnant s'étoit fait une unique affaire, comme c'étoit son seul plaisir, d'instruire gratuitement la jeunesse d'Athènes, dans les deux points que les autres instituteurs avoient presque toujours négligés, savoir : les devoirs des hommes entre eux et les devoirs des hommes envers la divinité. Socrate considéra avec raison Alcibiade comme digne de ses soins particuliers, car ses vertus ou ses vices devoient nécessairement influer un jour sur le sort de son pays. Alcibiade n'étoit pas d'un caractère à se contenter de l'ignorance. L'ambition, mais encore plus l'amour de la gloire que l'amour du pouvoir, étoit sa passion dominante. Plëin de confiance dans son mérite, Alcibiade avoit aspiré à l'honneur de se faire un nom comme orateur, avant d'avoir

atteint sa vingtième année. Quoiqu'il ne souffrît pas patiemment les remontrances des autres personnes, l'autorité et les conseils de Socrate le détournèrent de ce projet extravagant. Une amitié singulière unit ces deux hommes. Ils étoient compagnons inséparables pendant la paix comme pendant la guerre.

Socrate fit une campagne en Thrace avec Alcibiade qui touchoit à peine à l'âge viril. Le soldat philosophe dont le courage ne le cédoit à nul autre un jour de bataille, excitoit l'admiration de tous par sa patience à supporter les privations, les fatigues et les rigueurs du climat. Alcibiade étoit son plus zélé imitateur. Dans une bataille près de Potidée, celle vraisemblablement où le général Xénophon fils d'Euripide et ses deux collègues furent tués, Alcibiade fut grièvement blessé, et

auroit perdu la vie, sans le secours de Socrate qui combattit vaillamment à ses côtés. Nous avons vu plus haut qu'Alcibiade fut reconnoissant de ce bienfait, et sauva à son tour les jours de son maître à la bataille de Délium.

Mais les passions d'Alcibiade étoient trop vives, pour qu'il restât toujours soumis aux conseils de son incomparable instituteur. Sa passion la plus forte, celle de dominer en toutes choses, n'étoit pas facile à subjuguer. Il ne fut pas plutôt maître de sa fortune, qu'il déploya un luxe jusqu'alors inconnu à Athènes. Nous pouvons par un seul trait nous faire une idée de ses folles dépenses. On regardoit auparavant comme un grand faste pour les plus riches particuliers, d'envoyer un char disputer le prix aux jeux olympiques; une république entière n'en envoyoit sou-

vent qu'un seul aux dépens du public. Alcibiade en fit concourir six à-la-fois; et il obtint le premier, le second et le quatrième prix. On n'avoit pas d'exemple de prince ou d'état qui se fussent ainsi distingués.

Au milieu de cette vie extravagante et dissipée, qui excitoit en même temps l'étonnement et l'alarme, l'indignation et l'admiration, les circonstances du temps, et même le vœu de plusieurs graves personnages, parurent engager Alcibiade à jouer un rôle dans les affaires publiques. Nicias se laissoit trop souvent abattre par la véhémence d'Hyperbole, ami de Cléon, et du caractère de ce trop fameux démagogue. Dans cet état de choses, le neveu de Périclès étoit celui que l'on désignoit comme collègue du successeur de ce grand homme. On espéroit que la gravité et la douceur, peut-être ex-

cessives, de Nicias, seroient tempérées par la vivacité d'Alcibiade.

Mais Alcibiade ne savoit se modérer en rien. Tout jeune qu'il étoit, il ne voulut pas se contenter du second rang; il ne se fut pas plutôt lancé dans les affaires, qu'il prétendit en avoir seul la direction.

C'étoit une chose très-importante pour ceux qui cherchoient à se distinguer dans les républiques de la Grèce, que d'avoir des liaisons politiques avec les autres états du même pays. La famille d'Alcibiade jouissoit depuis un temps immémorial de l'hospitalité publique et héréditaire à Lacédémone. Les mêmes liens d'hospitalité l'unissoient aux premières familles de Sparte. Alcibiade étoit un nom spartiate donné au grand-père de l'élève de Socrate, en mémoire d'une famille de Sparte avec qui ses parens entretenoient une

étroite amitié. Mais l'intervention des Lacédémoniens en faveur des Pisistratides, devoit exciter l'indignation d'un ami de Clisthènes. En conséquence, Alcibiade, l'aïeul, pratiquant ces cérémonies, que l'opinion du temps regardoit comme nécessaires pour prévenir le courroux des dieux, avoit solennellement renoncé à l'hospitalité héréditaire de Sparte. Son petit-fils chercha à faire revivre cette ancienne liaison; et pour y parvenir, il montra les attentions les plus délicates aux Lacédémoniens prisonniers en Attique. Mais le gouvernement de Sparte, qui par système n'aimoit pas les jeunes gens, qui par système encore détestoit la dissipation et les folles dépenses d'Alcibiade, dédaigna ses avances; et lorsqu'il y avoit des affaires à régler avec les Athéniens, et qu'il falloit s'adresser à quelque personnage im-

portant, il choisissoit de préférence Nicias ou Lachès.

Cette aversion de Lacédémone décida Alcibiade à suivre un plan de conduite, opposé à-la-fois aux vues de la faction lacédémonienne et de Nicias. Il avoit vingt-six ou vingt-sept ans, lorsqu'il essaya pour la première fois, devant l'assemblée du peuple, le pouvoir de son éloquence. Ce qui s'étoit passé à Panacte fut le sujet de sa harangue. Il se plaignit de l'infidélité de Sparte, comme si la démolition de cette forteresse eût été concertée entre les Béotiens et les Lacédémoniens. Le peuple l'écouta avec intérêt. Il continua ses déclamations contre Lacédémone. L'alliance qu'elle s'étoit hâtée de faire avec Argos lui fournit un nouveau texte. Il n'y avoit, dit-il, que des intentions hostiles contre les Athéniens, qui eussent pu détermi-

ner les Spartiates à former ces liaisons avec des ennemis aussi invétérés que les Argiens. Non-seulement leur but étoit de priver Athènes d'un allié important, mais encore de pouvoir renouveler la guerre avec des chances plus avantageuses.

Alcibiade, par ses discours, augmentoit de plus en plus sa popularité. Bientôt il forma un plan vaste et extraordinaire dont il commença aussitôt l'exécution.

Le peuple d'Argos ne fut pas plutôt détrompé sur les véritables causes de l'alliance entre Lacédémone et la Béotie, et sur la prétendue participation d'Athènes à cette mesure [1], qu'il attacha peu de prix à la paix qu'il avoit conclue avec Sparte, et se sentit plus disposé à rechercher l'amitié d'Athènes. Ce fut principalement sur ce penchant des Argiens,

[1] L'an 420 avant J. C.

composée de ceux qui devoient y être les mieux reçus. Un des envoyés nommé Endius étoit l'hôte et l'ami héréditaire d'Alcibiade. Ces ministres étoient chargés d'excuser le traité avec la Béotie, comme une mesure qui, de fait, ni d'intention n'étoit dans le cas de faire du tort à Athènes; de demander l'évacuation de Pylos, et d'empêcher, par tous les moyens possibles, une ligue entre Athènes et Argos.

A leur arrivée à Athènes, ils eurent audience au conseil des cinq cents. Tout leur annonçoit une issue favorable. Non-seulement les projets d'Alcibiade alloient être déjoués, mais le parti opposé à ce jeune homme, étoit sur le point de triompher.

La politique ne fournissoit pas de moyens ordinaires, ni peut-être de moyens honnêtes pour prévenir de telles conséquences. Alcibiade avoit

du génie et peu de scrupules. Il invita les envoyés de Sparte à une conférence particulière, où il leur persuada de ne pas avouer, devant le peuple d'Athènes, qu'ils eussent des pouvoirs illimités; disant que s'ils en convenoient, ils ne pourroient venir à bout de l'arrogance de la multitude; que le seul moyen de mettre un terme à des demandes déraisonnables, c'étoit de déclarer qu'ils n'avoient pas de pleins-pouvoirs. Il ajouta que s'ils vouloient suivre ses avis, non-seulement il ne formeroit aucune opposition à leurs desseins, mais même qu'il les seconderoit. Il présenta ce raisonnement très-plausible en lui-même, d'une manière si séduisante, avec tant de protestations de bonne foi que les Lacédémoniens y donnèrent leur assentiment.

Le lendemain les ambassadeurs

furent admis dans l'assemblée du peuple. Après qu'ils eurent déclaré l'objet de leur mission, Alcibiade leur demanda si leurs pouvoirs étoient absolus ou limités. Ils répondirent qu'ils étoient limités par des instructions.

Les membres du conseil à qui les Lacédémoniens avoient assuré qu'ils avoient des pleins-pouvoirs furent étonnés de cette réponse. Nicias avec qui ils n'avoient pas eu la précaution de se ménager un entretien, en fut surpris; mais les ambassadeurs eux-mêmes furent stupéfaits lorsqu'Alcibiade leur reprocha une prévarication honteuse, et termina la harangue la plus virulente contre Lacédémone, en proposant d'engager la République dans l'alliance d'Argos.

Cette trahison odieuse et bien combinée auroit, selon Thucydide, été

couronnée sur-le-champ d'un entier succès, sans un accident fortuit qui alarma la superstition, en même temps qu'il excita des craintes mieux fondées. On éprouva en ce moment une secousse de tremblement de terre. Il ne fit aucun mal; mais l'assemblée n'en fut pas moins dissoute.

Ce délai de vingt-quatre heures donnant aux passions le temps de se refroidir, et à la réflexion celui d'éclairer les esprits, fut favorable aux vues de Nicias. Dans l'assemblée du lendemain, Nicias dit que le peuple ne pouvoit se décider si promptement au sujet d'une matière si importante et d'ailleurs si obscure; et il l'emporta tellement sur Alcibiade, qu'au lieu de conclure une alliance avec Argos, il fut décidé préalablement qu'on enverroit à Lacédémone une ambassade dont Nicias lui-même seroit le chef.

Alcibiade n'ayant pu empêcher cette mesure, chercha du moins à la rendre illusoire, ou plutôt à la fair servir à ses premiers desseins.

Après avoir décrété l'ambassade, on délibéra sur les instructions qui lui seroient données. Il fut résolu que la restauration du fort de Panacte, la remise immédiate d'Amphipolis aux Athéniens, et la renonciation de Sparte à son alliance avec la Béotie, ou du moins l'adhésion de la Béotie au dernier traité, seroient les conditions préliminaires sans lesquelles on ne pourroit rien conclure.

L'année de magistrature de l'éphore Xénarès n'étoit pas encore révolue, et le parti de Xénarès dominoit toujours. C'étoit ce parti qui avoit fait conclure l'alliance avec la Béotie; la proposition d'y renoncer fut en conséquence très-mal reçue.

Nicias et ses collègues furent obligés de retourner à Athènes, sans avoir rien obtenu.

Il n'étoit pas difficile d'exciter l'indignation du peuple d'Athènes à ce sujet. On n'épargna ni soins ni artifices pour ajouter à ces dispositions naturelles. Le parti d'Alcibiade prit ainsi une supériorité décidée dans l'assemblée du peuple. Les ministres d'Argos et d'Elide étoient encore à Athènes; on conclut une ligue de cent ans avec ces Républiques, ligue commune aux alliés respectifs.

Il résulta de cet événement qu'Athènes et non plus Lacédémone, se trouva chargée de la direction des états doriens, et placée à la tête d'une confédération formidable du Péloponnèse.

CHAPITRE XX.

Vices de la nouvelle confédération. Intrigues d'Alcibiade dans le Péloponnèse. Fin de la seizième année de la guerre.

Ces différens traités compliquoient étrangement les intérêts des républiques de la Grèce. L'alliance entre Lacédémone et Athènes subsistoit toujours. En même temps la république de Corinthe qui s'étoit engagée dans la confédération avec Argos, l'Elide et Mantinée refusa de participer avec ces états à l'alliance d'Athènes. Elle paroissoit mieux disposée à renouveler ses anciennes liaisons avec Lacédémone.

Les Eléens qui se regardoient comme outragés par les Lacédémoniens dans l'affaire de Léprée, et

qui ne pouvoient satisfaire leur ressentiment par la force des armes ; eurent recours à l'autorité que leur donnoient leur caractère sacré et leur présidence aux jeux olympiques. Ils accusèrent devant leur tribunal composé des principaux citoyens de leur République, les Lacédémoniens d'avoir commis des hostilités, quoique l'armistice olympien fût déjà commencé. On condamna en conséquence la république de Sparte à payer une amende de deux mille mines [1] à raison de deux mines [2] par chaque soldat qui avoit été employé.

Le gouvernement de Lacédémone que la tournure actuelle des affaires portoit plus que jamais à se justifier d'une offense contraire aux lois et à la religion de la Grèce, déclara

[1] Environ 180,000 francs.

[2] Environ 180 francs.

qu'il payeroit l'amende, si lui ou ses officiers s'étoient rendus coupables de ce crime ; mais il assura que lorsque les hostilités dont on se plaignoit avoient été commises, l'armistice ne lui avoit pas été notifié par la proclamation d'usage.

Les Eléens prétendirent que suivant l'antique coutume, la suspension d'armes avoit été proclamée d'abord dans l'enceinte de leur territoire ; qu'ils s'étoient sur-le-champ abstenus de commettre des hostilités. Les Lacédémoniens insistèrent et dirent qu'ils ne devoient pas être condamnés pour un crime involontaire ; les Eléens soutinrent que la condamnation étoit juste ; qu'elle ne pouvoit être rapportée ni modifiée ; que si cependant les Lacédémoniens vouloient rendre Leprée, non-seulement ils feroient la remise de la portion de l'amende qui leur

étoit due, mais qu'ils payeroient à la décharge des Lacédémoniens les sommes qui devoient être versées dans le trésor du Dieu.

Le gouvernement Spartiate persistant à refuser, soit de rendre Leprée, soit de payer l'amende, les Eléens déclarèrent que le peuple de Lacédémone étoit exclu du concours aux prochains jeux olympiques, et de toute participation aux sacrifices; mais on permit cependant aux Spartiates d'y assister comme spectateurs.

On craignoit que l'esprit hautain de Lacédémone, accoutumé depuis si long-temps à dicter des lois au Péloponnèse et à la Grèce, ne fût soulevé par une pareille décision. Pour maintenir le bon ordre, pendant la célébration des jeux, toute la jeunesse d'Elide prit les armes; mille Argiens pesamment armés, un

pareil nombre de Mantinéens et un corps de cavalerie athénienne vinrent les soutenir. Cependant il arriva un incident qui répandit de vives alarmes. Lichas Lacédémonien avoit présenté un char au concours. Comme on refusa de l'admettre sous son nom, il le fit recevoir sous celui du peuple de la Béotie. Il gagna le prix, et on le proclama comme si le char eût appartenu à la nation béotienne. La vanité de Lichas n'étoit pas satisfaite. Voulant faire connoître qu'il étoit vainqueur, il s'avança dans l'arène et plaça une couronne de fleurs sur son char : les officiers chargés de maintenir l'ordre et qui étoient armés de baguettes, frappèrent Lichas en présence de tout le public.

Il y avoit lieu de redouter qu'un pareil affront fait à un citoyen de Sparte n'excitât le gouvernement de

Lacédémone à faire marcher une armée contre le territoire d'Olympie; mais ce gouvernement, qui n'étoit pas sujet à se passionner pour des querelles particulières, ferma les yeux sur cette offense, et l'affaire n'eut pas de suites.

Après la célébration des fêtes, Corinthe devint le siége des négociations politiques. La terreur produite par un nouveau tremblement de terre fit dissoudre le congrès.

Les Lacédémoniens eurent cette année des inquiétudes, au sujet de leur colonie d'Héraclée. Le peuple de Trachinie et les autres voisins, harceloient sans cesse cette colonie. Après plusieurs escarmouches, il y eut une bataille dans laquelle les Héracléens furent repoussés avec une grande perte, et n'eurent que le temps de se réfugier dans leurs murailles.

Au printemps suivant, les Béo-

tiens[1] craignant que les Athéniens ne profitassent des affaires plus sérieuses qui occupoient les Lacédémoniens dans le Péloponnèse pour faire un coup de main contre Héraclée, prirent sur eux d'arranger les affaires, et de renvoyer le gouverneur Lacédémonien, Hégésippidas, comme indigne de sa place; Le gouvernement de Sparte, assez mécontent de cette marque singulière de bienveillance, avoit cependant trop d'occupations pour prendre sur-le-champ les mesures propres à maintenir sa domination sur cette colonie.

Tandis que ces démêlés agitoient plusieurs des principaux états de la Grèce, Alcibiade n'avoit pas perdu de temps pour continuer ses intrigues. Il se fit nommer général en chef de la république athénienne.

[1] L'an 419 avant J. C.

Alcibiade négocioit avec activité dans le Péloponnèse. Il n'étoit pas moins maître dans la puissante république d'Argos qu'il ne l'étoit à Athènes. Au commencement de l'été, après s'être concerté avec les citoyens les plus puissans d'Argos, il vint dans cette ville avec une petite escorte de soldats et d'archers, et de là parcourut plusieurs villes de la confédération dans la Péninsule; arrangeant partout les choses de manière à donner une supériorité décisive au parti qui favorisoit ses desseins.

Pour soutenir la faction démocratique dans la petite ville de Patræ en Achaïe; il persuada au peuple d'entourer leur ville et leur port de fortifications; ce qui les mettroit plus efficacement sous la protection de la flotte athénienne. L'intervention des Corinthiens et des Sicyoniens l'empêcha d'obtenir le même succès à

Rhium, autre ville de l'Achaïe.

La petite république d'Epidaure dans l'Argolide, restoit fidèle à son alliance avec le gouvernement de Lacédémone. Epidaure qui ne cessoit de donner de l'ombrage à Argos pouvoit surtout lui nuire dans le cas d'une guerre. Elle étoit tellement située, qu'il lui étoit facile d'interrompre les communications entre Argos et Athènes. On imagina un singulier prétexte pour faire la guerre à Epidaure ; ce fut la négligence de cette république à envoyer une victime au temple d'Apollon Pythien sur le territoire d'Argos, comme redevance de quelques pâturages que les Epidauriens tenoient d'Argos. D'après ce grief on résolut de s'emparer d'Epidaure ; et les mesures furent concertées avec Alcibiade.

Sur ces entrefaites le gouvernement Lacédémonien faisoit avec activité

les préparatifs d'une expédition, dont la destination étoit un profond secret. Toutes les troupes des alliés furent requises. Les forces entières de la Laconie se rendirent à Leucres sur les frontières, commandées par Agis roi de Sparte. Mais les entrailles des victimes n'ayant offert que de sinistres présages, toutes ces peines et toutes ces dépenses furent perdues. Agis, renvoya les alliés, et rentra avec son armée sur le territoire de Lacédémone.

Les Argiens, à qui ces formidables préparatifs avoient d'abord imposé, reprirent leurs desseins contre Epidaure. Les fêtes carnéiennes étoient pour eux une occasion favorable. C'étoit une solennité commune à tous les Doriens; elle étoit militaire; et pendant sa durée, qui étoit de plusieurs jours, on formoit un camp de plaisance.

Si les Argiens choisirent bien leur temps, ils concertèrent fort mal leurs moyens d'exécution; mais les mesures de leurs adversaires, furent encore plus défectueuses. Quatre jours avant la célébration des fêtes, les Argiens entrèrent armés sur le territoire d'Epidaure, et mirent tout au pillage. Les Epidauriens implorèrent les secours de leurs alliés, quelques-uns s'excusèrent à cause des fêtes, craignant de commettre une impiété s'ils s'abstenoient d'y prendre part. D'autres vinrent jusqu'aux frontières d'Epidaure, et s'y arrêtèrent; aucun ne leur donna une assistance efficace.

On tenoit, à cette même époque à Mantinée, un congrès des divers états de la confédération d'Argos; et l'on y avisoit aux moyens d'établir une paix générale. La nouvelle de l'attaque effectuée contre Epidaure

étoit arrivée, les Corinthiens firent d'énergiques représentations. Les Argiens en conséquence retirèrent leurs troupes; mais l'assemblée se sépara bientôt après, sans avoir rien terminé. Les Argiens continuèrent les hostilités, qui, pendant le reste de la campagne, n'eurent point de résultat important.

Un renfort de trois cents hommes qui passa par mer pendant l'hiver, du territoire de la Laconie à Epidaure, fut l'objet de remontrances très-remarquables de la part du gouvernement d'Argos à celui d'Athènes. Ces remontrances paroissent avoir été dictées par Alcibiade; et cela prouve de quelle influence il jouissoit à Argos. Dans le traité d'alliance, entre les deux états, il avoit été stipulé qu'aucun d'eux ne laisseroit passer sur son territoire les ennemis de l'autre. L'administra-

tion d'Argos accusa les Athéniens d'avoir contrevenu à cet article. En permettant aux Lacédémoniens de passer par mer à Epidaure, c'étoit avouer que les mers de la Grèce et la côte du Péloponnèse étoient sous l'influence des Athéniens. La réparation que les Argiens exigèrent pour cette injure, ne doit pas nous paroître moins singulière que l'accusation elle-même. Ils demandèrent que les Athéniens rappelassent leur garnison athénienne de Pylos, et y fissent rentrer les Messéniens et les hilotes qu'on avoit établis dans l'île de Céphallénie.

Il est vraisemblable que cette demande fut faite d'accord avec Alcibiade, si même elle ne fut pas suggérée par lui; car, il dicta les mesures que prirent à cet égard les Athéniens. Un décret du peuple ordonna que l'on ajouteroit sur la

colonne, où avoit été gravé le dernier traité conclu avec Sparte, la mention que les Lacédémoniens avoient violé le traité ; et sous ce prétexte le même décret ordonna que les Messéniens et les hilotes seroient réintégrés à Pylos.

Les Lacédémoniens ne pouvoient considérer sans déplaisir ce qui se passoit dans le Péloponnèse. Vers le commencement de l'été[1], les incursions continuelles des Argiens avoient réduit les Epidauriens à la plus cruelle détresse. Ils jugèrent à propos de faire un grand effort ; ils mirent sur pied toutes leurs troupes, et se joignirent à leurs alliés. Cinq mille hommes d'infanterie pesante, autant de troupes légères et cinq cents chevaux ayant chacun un fantassin en croupe, partirent de la Béotie. Corinthe envoya deux mille

[1] L'an 418 avant J. C.

hommes pesamment armés; Sicyone, Pallène, Epidaure et Mégare fournirent toutes les forces qu'elles avoient de disponibles. Les Phliasiens devoient y réunir toutes leurs troupes.

Les Argiens informés de ces mouvemens, demandèrent des secours à leurs alliés. Les Mantinéens et les Eléens leur fournirent des troupes. Ainsi par les machinations perfides d'Alcibiade, une partie du Péloponnèse étoit armée contre l'autre, tandis que la république d'Athènes se préparant, il est vrai, à secourir son allié, mais courant fort peu de danger, demeuroit paisible au milieu de l'orage.

Les Argiens voulurent empêcher la jonction des Lacédémoniens avec leurs alliés du nord. Dans cette intention ils prirent une position près de Méthyarium, en Arcadie. Agis

déconcerta ces manœuvres, tourna l'armée ennemie, et la menaça d'une destruction complète. Thrasyllus, l'un des cinq généraux d'Argos, et un autre Argien d'un rang distingué, nommé Alciphron, hôte de Lacédémone, se rendirent auprès d'Agis; et, prenant l'engagement de déterminer leur république à contracter une alliance avec Lacédémone, sous des conditions raisonnables, ils firent consentir ce prince, de sa seule autorité, à une trève de quatre mois. Au grand étonnement des Spartiates eux-mêmes, leur armée eut sur-le-champ l'ordre de se retirer.

Par cette négociation aussi heureuse qu'elle étoit hardie, Thrasyllus et Alciphron s'étoient flattés de captiver la faveur du peuple d'Argos, et par ce moyen, d'atteindre deux objets importans, savoir : de sou-

tenir le parti oligarchique, et ensuite de ménager une alliance de leur république avec Lacédémone. Ils se trompèrent absolument dans ce projet. Le peuple d'Argos et ses chefs qui n'entendoient rien à une guerre régulière, connoissoient si peu le péril auquel on les avoit arrachés, qu'ils s'imaginèrent au contraire avoir perdu l'occasion la plus favorable d'écraser les Lacédémoniens cernés, comme ils le supposoient fort mal à propos, entre l'armée des alliés et la garnison d'Argos; l'indignation publique excitée sans doute par les démagogues, fut si forte que Thrasyllus ne sauva sa vie, qu'en cherchant un asile au pied des autels. Un décret du peuple confisqua tous ses biens.

Après la retraite des Lacédémoniens, les troupes auxiliaires d'Athènes arrivèrent à Argos. Le parti oli-

garchique d'Argos, quoiqu'il n'eût pu, dans les premiers momens, soustraire Thrasyllus à la rage du peuple, étoit cependant très-fort. Il voulut faire renvoyer les troupes athéniennes comme n'étant plus d'aucune utilité dans le Péloponnèse pour le service de la confédération. Mais Alcibiade étoit trop attentif pour perdre le fruit de toutes ses intrigues. Il vint à Argos en qualité d'ambassadeur, et demanda une audience devant l'assemblée du peuple. Les Argiens oligarchiques n'y consentirent qu'avec répugnance, et y furent même forcés par les Mantinéens et les Eléens. Alors l'éloquence d'Alcibiade entraîna tout le peuple. La multitude s'imagina que ses généraux avoient manqué de foi à Athènes, crut tout ce qu'on lui dit sur les forces de la confédération et sur les avantages de la guerre. On

résolut de la recommencer par un coup d'éclat qui, d'ailleurs étoit accompagné de peu de danger.

Des otages avoient été pris par les Lacédémoniens dans quelques villes d'Arcadie qui étoient leurs alliées, mais dont la fidélité leur étoit suspecte. On les avoit placés sous la garde des Orchoméniens. L'armée confédérée marcha sur Orchomène qui, étant attaquée à l'improviste, se hâta de capituler. Les habitans livrèrent les otages qu'on leur avoit confiés, donnèrent eux-mêmes plusieurs de leurs citoyens en garantie, et furent admis comme membres de l'alliance d'Argos.

On agita ensuite la question de savoir ce qu'il falloit faire. Les Eléens vouloient qu'on attaquât Léprée : mais la reprise de cette place n'intéressoit aucun des autres états confédérés. Les Mantinéens proposèrent

la prise de Tégée, qui étoit plus importante. On se décida pour cette dernière expédition. Les Eléens en furent tellement courroucés, qu'ils retournèrent chez eux.

Les Lacédémoniens, plus justement irrités contre leur prince, que les Argiens ne l'étoient contre leur général, avoient été cependant plus modérés dans leur ressentiment. Agis fut cité pour rendre compte de sa conduite. Il étoit sur le point d'être condamné à une amende de cent mille drachmes [1], et à une punition encore plus infamante, celle de voir sa maison rasée; mais la considération de ses anciens services, le respect pour le sang d'Hercule, pour la dignité du gouvernement de Sparte, l'emportèrent enfin. On accepta les promesses qu'il fit de prou-

[1] Environ 90,000 francs.

ver, par sa conduite future, qu'il n'avoit pas mérité un pareil blâme.

Agis reprit le commandement de l'armée ; cependant on lui imposa des bornes, dont jusqu'alors les rois de Sparte avoient été affranchis ; on nomma dix personnes pour former son conseil de guerre, et sans l'avis desquelles il ne pourroit faire sortir les troupes hors du Péloponnèse. Quant au détail des opérations militaires, il avoit l'autorité accoutumée.

Cependant, Tégée fut mise en bon état de défense. Les Lacédémoniens, avec les Arcadiens leurs alliés entrèrent sur les terres de Mantinée et mirent tout au pillage. Les confédérés voyant échouer leur entreprise contre Tégée, n'avoient plus d'autre alternative que de se retirer et laisser leur pays à découvert, ou de livrer une bataille. Ils s'arrêtèrent à ce dernier parti. Agis jaloux d'effacer

la honte qu'il avoit encourue, saisit le premier moment qui se présenta pour engager l'action. Il n'étoit plus qu'à une portée de trait de l'ennemi, lorsqu'un des officiers de son conseil courut à lui, et lui cita ce proverbe grec, qu'il alloit corriger le mal par le mal, c'est-à-dire, que pour expier les mauvais résultats de sa première retraite, il alloit faire une attaque inconsidérée et funeste. Agis reconnoissant la justesse de cet avis fit halte, et suspendit l'attaque.

Quelle que fût du côté des Argiens l'habileté des généraux, l'esprit turbulent qui régnoit dans cette démocratie, détruisoit tout l'effet de leurs lumières. Les généraux vouloient rester dans la position avantageuse qu'ils occupoient; mais les troupes peu accoutumées à la subordination militaire, impatientes de repos et de retards se mutinèrent, crièrent à la

trahison, et se plaignirent de ce qu'on vouloit faciliter la fuite de l'ennemi.

Les chefs ne pouvant arrêter autrement le désordre, marchèrent contre le roi de Sparte.

C'étoit précisément ce qu'Agis désiroit. Déjà, désespérant d'attirer les ennemis dans la plaine, Agis se retiroit sur les montagnes opposées, lorsqu'il vit les Argiens s'avancer en bataille. Il fit aussitôt ses dispositions pour les attendre. Les Argiens et leurs alliés après de courtes harangues de leurs chefs, se précipitèrent avec furie. Les Lacédémoniens les attendirent de pied ferme et en silence, tenant leurs rangs alignés et serrés. Thucydide nous apprend qu'il n'a pu savoir avec certitude quel étoit le nombre des deux armées. L'étendue du front des Lacédémoniens semble prouver qu'ils

avoient sous ce rapport l'avantage ; au surplus ces deux armées étoient les plus nombreuses qui, jusqu'alors, en fussent venues aux mains dans le Péloponnèse. Du côté des Argiens, il n'y avoit de cavalerie que celle d'Athènes. Les Lacédémoniens étoient la seule nation du Péloponnèse qui eût de la cavalerie.

Dans les combats que livroient les anciens, l'aile droite de chaque armée débordoit communément la gauche des ennemis ; car les boucliers, la principale armure défensive, étant portés par le bras gauche le côté droit étoit le plus exposé. Les soldats placés à l'extrémité de l'aile droite, pour éviter de présenter une partie du corps sans défense, s'inclinoient volontiers à droite.

Il paroît que dans la bataille actuelle, avant que les deux armées se rencontrassent, les Mantinéens,

du côté des Argiens, avoient considérablement dépassé la gauche des Lacédémoniens; et d'un autre côté les Tégéates, sur la droite de la ligne lacédémonienne, avoient encore plus débordé la gauche des Argiens. Agis y ayant fait attention lorsque l'affaire n'étoit pas encore engagée, ordonna sans réflexion une manœuvre pour remédier aux inconvéniens qu'il redoutoit: plusieurs corps exécutèrent avec précision cette évolution; d'autres n'en eurent pas le temps; une partie de l'aîle droite fut coupée du gros de l'armée, culbutée et poursuivie jusqu'à ses bagages.

Cependant tout le reste de la ligne lacédémonienne étoit victorieux, particulièrement au centre où Agis commandoit en personne. Le centre des Argiens fut mis en déroute. Les Athéniens qui for-

moient la gauche des confédérés se trouvèrent ainsi abandonnés à eux-mêmes. Le centre étoit dispersé, tandis que la droite couroit à la poursuite des vainqueurs; leur destruction eût été inévitable, sans la protection de la cavalerie. Ils firent leur retraite en bon ordre. Les Mantinéens victorieux voyant le reste de leur armée en déroute, furent eux-mêmes obligés de se retirer.

Agis fidèle aux institutions de Sparte, ne poursuivit l'ennemi qu'autant que cela étoit nécessaire pour s'assurer la victoire.

L'autre roi de Sparte Plistianax s'étoit avancé jusqu'à Tégée avec une armée composée de Lacédémoniens au-dessus et au-dessous de l'âge où ils pouvoient être contraints au service hors des frontières. Il se proposoit, en cas de revers, de secourir Agis. Instruit de la victoire

il revint sur ses pas. On envoya en même temps des courriers à Corinthe et aux autres alliés, pour contremander la marche des troupes.

Cette bataille rendit à Lacédémone son ancienne réputation guerrière ; ses troupes, à la vérité, avoient eu l'avantage du nombre, mais elles avoient montré aussi la supériorité de leur discipline. Dès-lors on n'attribua plus les revers que les Lacédémoniens avoient essuyés dans les dernières campagnes à une dégénération du peuple ; mais aux fautes de ses chefs et aux hasards de la guerre.

Quelque temps après, les Argiens et les Athéniens reprirent leurs opérations offensives, non pas directement contre Lacédémone, mais contre Epidaure, de l'autre côté de la péninsule. Il ne s'agissoit plus d'opprimer injustement un peuple

innocent, mais de venger des injures réelles, commises pendant que l'armée étoit en campagne contre les Lacédémoniens. Les Épidauriens étoient entrés sur le territoire d'Argos, avoient commis des pillages et battu sur tous les points le petit nombre de troupes destiné à le protéger. On forma le siége d'Epidaure, mais l'hiver s'approchant, on laissa des forces suffisantes pour soutenir le blocus, et le reste des troupes rentra dans ses quartiers.

Il ne pouvoit arriver de désastres à une république quelconque de la Grèce, sans qu'une des factions qui la divisoit n'en tirât avantage. La malheureuse bataille de Mantinée affermit dans Argos le parti oligarchique. La crainte de plus grands malheurs disposa la multitude à entrer en accommodement avec Lacédémone. D'après cette révolution

de l'esprit public, les oligarques formèrent le projet de changer la politique, non-seulement de leur état, mais de toute la Grèce.

Ils proposèrent d'abord simplement au peuple de faire la paix avec Lacédémone. L'alliance avec Athènes ne se trouvant plus nécessaire, on lui présenta comme le meilleur moyen de rendre la paix durable; de contracter une alliance avec Sparte. Ainsi fut porté ce coup terrible à la politique d'Alcibiade et à la puissance d'Athènes. Quand ce traité eut été signé, on somma les Athéniens, au nom des deux républiques réunies, d'évacuer le territoire d'Epidaure, avec déclaration qu'on ne recevroit ni ambassade ni héraults d'Athènes, tant que ses troupes resteroient dans le Péloponnèse. Le gouvernement d'Athènes céda promptement à la nécessité

du moment, et Démosthène revint avec les troupes.

Ce succès encouragea Lacédémone et Argos. Ces deux républiques ne gardèrent plus de mesures ; elles envoyèrent à Perdiccas, roi de Macédoine, des ambassadeurs pour l'inviter à se joindre à la confédération. Ces mêmes ambassadeurs étoient chargés de ratifier par serment, au nom des deux états, en faveur des villes de la Chalcidique la protection que Lacédémone prenoit l'engagement de leur accorder.

Mais les commissaires sortant de la mission qui leur étoit confiée, marchant à la tête de mille hommes d'infanterie pesante, se rendirent à Sicyone. Là, de leur propre autorité, ils détruisirent le gouvernement démocratique et donnèrent le souverain pouvoir à des oligarques de leur choix.

Pendant ce temps-là, les Mantinéens voyant qu'au lieu d'être protégés par Argos, ils ne devoient attendre qu'une injuste oppression de la réunion de cette république avec Lacédémone, renoncèrent avec répugnance à leur domination sur plusieurs villes arcadiennes, et firent leur paix avec Lacédémone, aux meilleures conditions qu'ils purent obtenir. Avant la fin de l'hiver tous les effets de la politique et de la perfidie d'Alcibiade, après avoir menacé d'être si funestes à Lacédémone, furent anéantis. Le Péloponnèse se trouva plus complètement uni que jamais contre Athènes.

Tant d'avantages furent cependant perdus pour Lacédémone, par le défaut d'énergie de son gouvernement. Quoi que l'on eût abolit la démocratie à Argos, ce parti y étoit

encore puissant. Dès le commencement du printemps [1] il se trama une conspiration pour détruire l'oligarchie. On choisit pour cela le temps où se célébroient à Sparte les exercices gymnastiques. La nature même des choses empêchoit que le secret fût bien gardée. Le gouvernement d'Argos ayant découvert le complot, en fit part à celui de Sparte, et lui demanda des secours. Mais tel étoit l'attachement des Lacédémoniens à leur fêtes qu'ils ne voulurent pas les interrompre. La découverte de la conspiration mit cependant les armes à la main aux deux partis. Cette nouvelle étant arrivée à Sparte, on résolut de différer la célébration des fêtes et d'envoyer une armée ; mais il n'étoit plus temps, le parti oligarchique avoit succombé. Un grand

[1] L'an 417 avant J. C.

nombre de ces derniers avoit été tué, et le reste forcé de s'expatrier. Quelques-uns des fugitifs rencontrèrent l'armée Lacédémonienne à Tégée, et annoncèrent ce qui s'étoit passé; en même temps ils déclarèrent que tout n'étoit pas perdu, que dans la confusion, suite nécessaire d'une révolution, il étoit facile à une puissante armée de s'emparer de la ville.

La foiblesse du parti qui dominoit à Argos, et qui se trahit par une de ses premières démarches, rend la conduite des Lacédémoniens encore plus extraordinaire et inexcusable. Les Argiens ayant peu de confiance dans leurs forces, et ne s'attendant pas à recevoir des secours d'Athènes, envoyèrent une députation pour traiter de la paix avec Lacédémone.

Les exilés ne manquèrent pas d'envoyer des émissaires pour déjouer ces projets. Les Lacédémoniens

faisant parade de modération, renvoyèrent la décision de l'affaire à la prochaine assemblée des députés de la confédération.

On écouta les deux partis ; mais, comme il étoit naturel de s'y attendre, le résultat du jugement fut contre les démocrates. Il fut ordonné qu'une armée mettroit cette sentence à exécution. L'inertie du gouvernement de Sparte se manifesta encore dans le retard que l'on apporta à cette mesure. Le gouvernement d'Argos, à qui l'approche du danger donnoit plus de résolution, eut recours à Athènes, et renouvela avec cette république ses anciennes liaisons. Les Argiens ne se flattoient pas de résister aux Lacédémoniens en rase campagne ; mais ils fortifièrent leur ville. Les Athéniens, d'après la provocation d'Alcibiade, leur fournirent des ouvriers et des construc-

teurs. Tous les citoyens d'Argos, les esclaves, et les femmes elles-mêmes, se mirent à l'ouvrage.

Ce fut seulement au milieu de l'hiver suivant, que les Lacédémoniens entreprirent une expédition en faveur de ces misérables familles, les principales d'Argos, qui pleines de confiance dans leur protection, avoient pris ces fatales mesures, d'où étoient résultés la perte de leurs propriétés, de leurs amis, de leurs familles, et un exil déplorable.

Agis fit une invasion à la tête d'une puissante armée. Cependant, les Lacédémoniens ne formèrent pas le siége d'Argos; ils se contentèrent de démolir une partie des murailles extérieures, qui n'étoient pas encore terminées; ils prirent ensuite Hysiée, petite ville de l'Argolide, en égorgèrent tous les habitans, et rentrèrent dans leurs foyers.

Les Argiens eurent alors toute facilité pour se venger. Leurs émigrés avoient trouvé un asyle à Phlios; les Phliasiens furent victimes de leur générosité, et virent ravager leur territoire par des troupes argiennes.

Alcibiade n'avoit obtenu jusques-là qu'un bien foible succès; il tenta des entreprises plus brillantes. On avoit préparé une expédition que devoit commander Nicias, pour réduire les villes révoltées de la Thrace; mais il avoit fallu y renoncer, parce que Perdiccas, roi de Macédoine, n'avoit pas encore envoyé les troupes qu'il avoit promises. L'alliance de ce prince avec Argos et Lacédémone étoit bien connue. Il fut par ces deux motifs déclaré ennemi d'Athènes. Les flottes de la république ruinèrent le commerce maritime de ses états.

Cependant, les oligarques continuoient d'avoir dans Argos quelques

intrigues [1]. Alcibiade s'y rendit au commencement du printemps avec vingt vaisseaux de guerre. Il fit arrêter, par le parti démocratique, trois cents personnes à qui l'on supposoit des liaisons avec les rebelles, et on les transporta dans quelques petites îles de la mer Egée que possédoient les Athéniens.

Les mesures que se permirent ensuite les Athéniens, étoient une atteinte plus grave et plus directe au droit des gens. Alcibiade ne proposa pas de commettre immédiatement des hostilités contre Lacédémone ; la politique s'y opposoit : mais il provoqua tout ce qui étoit propre à aigrir les Lacédémoniens, à leur faire recommencer la guerre.

Le peuple de Mélos, que Nicias n'avoit pu soumettre dans la sixième campagne, avoit été compris dans le

[1] L'an 416 avant J. C.

traité de paix entre Athènes et Lacédémone. Les Athéniens résolurent de s'emparer de cette île. Cléomède et Tisias y débarquèrent sans opposition, et firent sur-le-champ le siège de la ville. Les habitans se rendirent après une résistance intrépide.

Ce malheureux peuple étoit loin sans doute de croire que les Athéniens abusassent de la capitulation qu'ils lui avoient arrachée, en le forçant de se rendre à discrétion; mais les Athéniens irrités lui infligèrent le même châtiment qu'aux Scioniens. Tous les habitans, mâles et adultes, furent massacrés; les femmes et les enfans de toute condition furent vendus comme esclaves. L'île fut partagée entre cinq cents familles athéniennes.

Quoique la dernière bataille livrée près de Mantinée, eût relevé l'éclat des armes lacédémoniennes, son

gouvernement étoit dirigé cependant par la mauvaise foi, par une politique imprévoyante, et par une honteuse pusillanimité. L'abandon des malheureux insulaires de Mélos est une tache, dont rien ne peut excuser les Spartiates.

Cependant, il étoit nécessaire de déployer plus de vigueur. Il arriva trois fois, depuis les hostilités commencées, que l'armée lacédémonienne, après s'être avancée jusqu'à la frontière, fut arrêtée par de prétendus présages sinistres.

Pendant que les Athéniens étoient occupés dans l'île de Mélos, les Lacédémoniens mirent une armée formidable en campagne; mais aulieu de poursuivre de vastes projets, ils se contentèrent de piller quelques villages de l'Argolide, et d'établir les Argiens fugitifs dans la petite ville d'Ornée. Après ces beaux exploits,

les troupes rentrèrent dans leurs quartiers d'hiver, suivant la coutume des Grecs. Alors les Argiens, soutenus par un petit corps d'Athéniens, marchèrent contre la ville d'Ornée, à la défense de laquelle on avoit si mal pourvu, que ceux qui s'y trouvoient s'enfuirent sans combattre.

Pendant ces opérations militaires, le gouvernement de Lacédémone mettoit plus d'activité dans ses négociations. Il cherchoit à exciter les Chalcidiens de la Thrace, dont l'indépendance actuelle étoit un bienfait de Sparte, à se joindre au roi de Macédoine contre les Athéniens. Mais les Chalcidiens qui n'étoient plus encouragés par les talens, le génie et les manières populaires de Brasidas, et qui d'ailleurs se défioient du prince macédonien, s'y refusèrent positivement. Tandis qu'ils jouissoient d'une profonde paix dans l'in-

térieur, le foible tribut que les Athéniens exigeoient d'eux, n'étoit pas un objet assez important pour risquer d'attirer contre eux toutes les forces navales d'Athènes.

D'ailleurs ils étoient charmés de voir Perdiccas, après toutes ses intrigues tortueuses, tourmenté dans son propre gouvernement. Les dissensions intestines l'empêchoient de pousser avec activité la guerre au-dehors. Méthone, ville athénienne sur la frontière de ses états, servoit d'asile à tous les mécontens, et ceux-ci réunis à un corps de cavalerie athénienne, faisoient des incursions partout où ils espéroient trouver le plus de butin et le moins de résistance.

CHAPITRE XXI.

Affaires de la Sicile. Expédition des Athéniens contre cette île.

Nous avons vu plus haut que Gélon, d'abord simple particulier de Géla, devenu roi de cette ville et de Syracuse, jouoit un rôle important en Sicile. Gélon, après un glorieux règne de sept ans, étant mort encore à la fleur de l'âge, l'année même qui suivit la bataille d'Himère [1], eut pour successeur son frère Hiéron. Il n'y avoit dans cette île d'autre prince puissant que Théron, roi d'Agrigente; lequel mourut après avoir régné dix années, et laissa ce trône à Thrasidée son fils [2].

Thrasidée n'avoit pas l'humeur

[1] L'an 479 avant J. C.

[2] L'an 472 avant J. C.

pacifique et généreuse de son père. Ayant été vaincu dans une guerre contre Hiéron, il perdit l'amour et le respect des peuples, fut obligé de s'expatrier, et se réfugia chez les Myséens-Mégariens qui le massacrèrent. Le parti démocratique l'emportant désormais à Agrigente, on conclut la paix avec le roi de Syracuse.

Hiéron étoit, comme Gélon, un homme d'un grand caractère, mais moins propre peut-être à la place qu'il occupoit. Il cultivoit les sciences et protégeoit les savans; il étoit magnifique, plein de goût, d'humanité et de sensibilité; mais il étoit plutôt fait pour diriger un gouvernement solidement établi, que pour régner sur un état dont les intérêts étoient si compliqués. Il avoit des talens pour la guerre, et les déploya pendant le règne de son

frère; mais, parvenu au trône il vécut en paix avec tous ses voisins.

Cependant sa flotte délivra les Cuméens d'Italie, en remportant une victoire sur la flotte étrusque. Ses richesses aussi bien que son goût lui permettoient de briller dans les courses de chars, aux jeux olympiques. Il récompensoit généreusement ceux qui illustroient son nom, en célébrant les victoires de ses coursiers. Aussi voyons nous que Pindare prit soin de transmettre à la postérité la plus reculée, la gloire d'Hiéron. Les hommes de génie des différentes parties de la Grèce étoient attirés à sa cour. Les poëtes Eschyle, Simonides et Bacchilide furent principalement encouragés par lui.

Au surplus, si nous en croyons l'élégant dialogue de Xénophon, dans lequel Hiéron et Simonides sont supposés interlocuteurs, il ne

put jamais accomplir son vœu le plus ardent qui étoit de changer la forme du gouvernement, et d'abjurer la tyrannie pour fonder une monarchie constitutionnelle.

Il paroît en effet que Hiéron ne vivoit pas tranquille sur le trône. Il fut souvent obligé contre son inclination naturelle à exercer des actes de rigueur. Cependant il mourut en paix, après avoir régné onze ans. Son frère Thrasybule le remplaça.

La révolution qui ne tarda pas à éclater, ne nous est pas rapportée avec des détails suffisans. Thrasybule est accusé pas les historiens de cruauté et d'avoir tenu une conduite despotique. Il est certain que le parti démocratique étoit très-fort dans toutes les villes soumises à son autorité; il fit cause commune avec les villes d'Agrigente, d'Himère, de Sélinonte et plusieurs autres;

enfin, il leva l'étendard de la révolte.

Thrasybule avoit pour lui les citoyens d'un rang distingué. Les deux factions se partagèrent la ville. Thrasybule et les siens se maintinrent dans les quartiers appelés Ortygie et Achradine. Le reste fut occupé par les insurgés. La guerre dura quelque temps, mais enfin Thrasybule n'ayant pas assez de forces pour compter sur des succès, se retira à Locres, en Italie, où il finit ses jours comme un simple particulier.

Après l'expulsion de Thrasybule [1], la démocratie domina partout; et chaque ville des anciens états d'Hiéron se proclama indépendante. Mais les différentes villes formèrent un état fédératif, et envoyèrent des députés à un congrès. On établit une fête appelée eleutheria ou fête de la liberté, commune à toutes les villes

[1] L'an 463 avant J. C.

siciliennes. On décréta qu'il seroit érigé une statue colossale à Jupiter Eleuthérien, et que tous les ans on sacrifieroit quatre cent cinquante bœufs, dont la chair seroit partagée entre tous les citoyens présens au sacrifice.

On prit ensuite une autre mesure en vertu de laquelle, si nous en croyons Diodore, sept mille citoyens de Syracuse appartenant aux principales familles, furent privés du droit de parvenir à la magistraure.

Ce fut la source des troubles les plus funestes. Ces hommes privés de leurs droits refusèrent de reconnoître les actes de la nouvelle administration; ils se mirent en possession des deux quartiers qu'avoit occupés Thrasybule; ils y firent par terre et par mer, une guerre implacable à leurs ennemis [1].

[1] L'an 461 avant J. C.

Les mêmes causes produisirent des dissensions du même genre dans d'autres villes de la Sicile. Partout les deux partis étoient a-peu-près de même force. L'acquisition de ce qu'on appeloit la liberté ne fit que plonger dans la détresse une des contrées les plus fertiles de la terre. Après une effusion inutile de sang humain, on finit cependant par s'arranger. Une portion du territoire de Messine fut accordée à ceux qui n'étoient pas satisfaits du nouvel ordre de choses, et le territoire de chaque ville fut derechef partagé entre ceux qui furent inscrits sur les registres de nouveaux citoyens.

Cette mesure favorite dans toutes les démocraties, ce partage égal des terres, difficile à exécuter d'une manière quelconque, plus difficile à arranger avec équité, impossible peut-être à maintenir, et dont l'a-

vantage seroit encore douteux, si on parvenoit à l'exécuter et à le maintenir, ne procura ni le repos ni aucun autre bienfait à la Sicile. L'esprit de parti brouilla tout; il s'éleva de nouvelles et violentes dissensions; plusieurs hommes riches et puissans voulurent saisir cette occasion pour s'élever à la tyrannie; aucun n'y réussit, et Tyndarion perdit la vie en disputant l'autorité suprême dans Syracuse [1].

La mort de Tyndarion fut suivie d'un court intervalle de tranquillité. On fit à cette époque contre l'ennemi extérieur un noble effort qui prouve qu'au milieu des troubles tout commerce étranger n'étoit pas interrompu, et que la marine de Syracuse n'avoit pas été abandonnée.

Les Etrusques ayant profité de ces

[1] L'an 454 avant J. C.

troubles pour renouveler leurs déprédations, les Syracusains équipèrent contre eux une flotte de soixante galères [1] laquelle sous le commandement d'Apelles, répandit la terreur dans toutes les mers d'Etrurie. On fit un débarquement dans l'île de Corse où les Etrusques exerçoient alors la principale domination. Toute la côte fut livrée au pillage, on prit la ville d'Ethalie, et les Syracusains revinrent chargés de butin et d'esclaves.

Ducétius roi des Sicaniens, ou aborigènes Siciliens, étoit devenu, grace aux dissensions des Grecs, le principal potentat de l'île. Ces barbares long-temps réduits à se cacher dans des retraites au milieu des montagnes, descendoient de temps en temps dans les vallées et y cultivoient la terre, au risque d'être

[1] L'an 453 avant J. C.

pris comme esclaves. Ils avoient peu gardé de liaisons entre eux, chaque ville avoit son administration séparée et indépendante. Ducétius réunit toutes ces tribus, à l'exception des Hybléens, sous son autorité. Ensuite il osa quitter le siége de son gouvernement, établi à Née au milieu des montagnes, pour le transporter dans une nouvelle ville nommée Palice qu'il fonda dans la plaine au-dessous.

Ducétius se trouvant en guerre avec les Agrigentins, obtint de si grands avantages qu'il s'empara de la ville de Motye [1]; les Syracusains ayant envoyé des secours à leurs alliés, il défit les deux armées réunies. Le peuple de Syracuse irrité de ce mauvais succès, tourna sa colère contre son infortuné général et le mit à mort comme un

[1] L'an 452 avant J. C.

traître. Lorsque la colère eut fait place à la réflexion, l'on prit des mesures plus sages. Au printemps suivant une armée nombreuse marcha contre Ducétius, et le vainquit en bataille rangée.

Ce chef n'avoit pas les ressources que donne l'avantage de gouverner un pays civilisé : abandonné par quelques-unes des troupes qui l'avoient accompagné dans sa première fuite, et se voyant sur le point d'être trahi par ceux qui étoient demeurés avec lui, il prit un parti que le désespoir seul pouvoit dicter. Il monta à cheval pendant la nuit, se rendit seul à Syracuse, et se plaça près d'un autel au milieu de la place publique.

Le lendemain matin, on le découvrit dans cet asyle. Les magistrats assemblèrent le peuple, pour délibérer sur les mesures qu'il convenoit de prendre à l'égard d'un suppliant

de cette importance. Quelques-uns proposèrent de se venger, sur cet infortuné prince, des maux que la guerre leur avoit causés; mais la majorité adopta des sentimens plus généreux. Il eût été imprudent de lui permettre de rester en Sicile; il fut donc conduit à Corinthe, où on lui donna de quoi vivre aux dépens de la république.

Syracuse n'avoit, parmi les autres villes de la Sicile, de rivale qu'Agrigente, et tant que cette rivalité subsisteroit, on ne pouvoit se flatter d'obtenir une paix durable. Le gouvernement syracusain fit revenir Ducétius de Corinthe, sans doute pour qu'il servît d'instrument à ses projets [1]. On lui fournit les moyens d'établir à Cale-acte, sur la côte septentrionale de l'île, une colonie formée d'un mélange de Grecs et d'a-

[1] L'an 446 avant J. C.

borigènes. Les Agrigentins ayant regardé cela comme un acte d'hostilité, prirent les armes, furent battus et contraints à recevoir des lois de Syracuse. C'est ainsi que le gouvernement démocratique de Syracuse eut définitivement la prépondérance parmi les Grecs de Sicile.

De toutes les villes peuplées par les aborigènes, Trinacie étoit la seule qui, au milieu des révolutions du pays, avoit conservé son indépendance. Elle refusa de se reconnoître tributaire de Syracuse. Les malheureux habitans, après une résistance opiniâtre, furent vaincus. Presque tous les hommes adultes avoient péri dans le combat. Les vieillards, pour éviter l'ignominie et la misère de la servitude, ou pour n'être pas massacrés par leur implacable ennemi, se donnèrent la mort de leurs propres mains. Ceux qui survécurent

furent faits esclaves, et la ville rasée.

Les Syracusains exigèrent un tribut de toutes les villes siciliennes. Avec ces revenus, ils augmentèrent leur marine et leur cavalerie.

Au moment de la guerre du Péloponnèse, Syracuse étoit une des plus puissantes républiques. On recherchoit donc son alliance avec empressement. Les Syracusains, de race dorienne, étoient naturellement disposés en faveur des Péloponnésiens; aussi firent-ils alliance avec eux. Mais soumis à un gouvernement démocratique, ils soutinrent avec peu de zèle une cause qui étoit en grande partie celle de l'oligarchie.

D'ailleurs, il y eut dans l'intérieur de l'île des événemens, qui ne permirent pas aux Syracusains de fournir toute l'assistance dont les Péloponnésiens s'étoient flattés, et qui, si elle avoit eu lieu au moment où

Athènes étoit affoiblie par la peste et les dissensions intestines, auroit donné une toute autre tournure à la guerre.

En effet, toute démocratie étant naturellement oppressive, on n'attendoit que l'occasion de se révolter contre Syracuse. Les Léontins furent les premiers qui résolurent de secouer le joug [1]. Ils étoient d'origine ionienne, étant venus de Chalcis en Eubée. Leur soulèvement fut un signal pour toutes les villes d'origine ionienne, de prendre les armes contre Syracuse. La ville de Rhegium (aujourd'hui Reggio), en Italie, étant de race chalcidienne, se ligua avec eux; et Camarina, quoique ville dorienne, ayant des querelles particulières avec Syracuse, entra dans la confédération.

Mais toutes les autres villes do-

[1] L'an 428 avant J. C.

riennes, plus nombreuses et plus puissantes que les ioniennes, restèrent fidèles aux Syracusains, et les Locriens-Epizéphyriens d'Italie contractèrent avec eux une alliance.

Dans la cinquième année de la guerre du Péloponnèse, durant la révolte de Lesbos et la sédition de Corcyre, les Syracusains, déjà maîtres de la campagne, bloquèrent Leontium par terre et par mer[1]. Les villes ioniennes tremblèrent alors. Un asservissement encore plus dur que celui pour lequel elles s'étoient révoltées, devoit être la conséquence certaine de la chute de Leontium, qu'elles ne pouvoient défendre. Dans cette circonstance, elles tournèrent leurs regards vers Athènes, comme la mère-patrie des peuples du sang ionien.

Gorgias, le Léontin, qui s'étoit

1 L'an 427 avant J. C.

fait une grande réputation comme rhéteur, fut mis à la tête de cette députation. Les charmes de son éloquence séduisirent merveilleusement le peuple d'Athènes. Le temps étoit favorable. Les Mityléniens rebelles avoient déjà cédé aux armes de Lachès. Eurymédon s'étoit rendu maître de Corcyre. Les Athéniens ne manquoient pas d'ailleurs de prétexte pour intervenir dans les affaires de Sicile. C'étoit de-là que les Péloponnésiens tiroient leur blé.

C'est ainsi que, malgré les sages conseils que leur avoit donnés Périclès en finissant sa carrière, les Athéniens entreprirent une expédition en Sicile; une escadre de vingt vaisseaux de guerre, sous les ordres de Lachès et de Charéades étant partie en automne pour secourir les Léontins, relâcha d'abord dans le port de Rhegium. Ces secours firent cesser le

blocus de Leontium par mer, et l'on put y introduire des subsistances.

Dans l'été de l'année suivante [1] on tenta de débloquer la place du côté de terre. Charéades fut tué dans un combat contre les Syracusains; cependant Lachès conduisit les troupes alliées contre Messine, prit cette ville par capitulation, et ayant mis à la voile, il ravagea la côte de Locres et vainquit les Locriens dans un combat. L'hiver suivant on essaya de prendre d'assaut la citadelle de Nessa, en Sicile; mais les alliés furent repoussés avec perte.

Les Syracusains maîtres sur terre, mais exclus de leurs propres mers par une foible escadre de vingt galères, résolurent de rétablir leur marine et d'affronter l'ennemi par mer. Lachès en étant instruit demanda des renforts à Athènes.

[1] L'an 426 avant J. C.

On en envoya en effet ; mais il fut remplacé dans le commandement par Pythodore.

Ce changement de général ne fut pas avantageux. Lachès étoit fort estimé à Athènes et dans toute la Grèce. C'étoit toujours à lui et à Nicias que le gouvernement de Lacédémone s'adressoit lorsqu'il s'agissoit de négocier quelque affaire importante. A l'époque de la conclusion de la trève de trente ans, ce fut à lui que l'on confia l'emploi honorable de présider aux prières publiques qui furent faites pour demander aux dieux que cet événement fût avantageux à la république. Lors de la rupture entre Argos et Lacédémone, il commandoit les Athéniens auxiliaires. Il perdit la vie en commandant la retraite de Mantinée.

Son successeur, en Sicile, [1] com-

[1] L'an 426 avnt J. C.

mença ses opérations sous de mauvais auspices. Ayant fait un débarquement sur la terre-ferme, il fut attaqué par les Locriens et forcé de se retirer avec perte.

Le printemps de l'année suivante, fut remarquable par une éruption du mont Etna, la troisième dont les Grecs aient conservé la mémoire, depuis leur établissement en Sicile. La lave inonda une partie du territoire de Catane, mais ne fit pas de mal à la ville.

Au commencement de l'été, le gouvernement de Rhegium étant troublé par des factions, et le général athénien n'ayant pas la fermeté nécessaire dans une pareille circonstance, les Syracusains, grace aux intelligences qu'ils s'étoient ménagées dans Messine, reprirent cette place importante; ce fut vers ce temps que Démosthène fit son en-

treprise de Pylos, qui tourna si fort à l'avantage d'Athènes.

Les Syracusains étant instruits que la flotte d'Eurymédon et de Sophocle, destinée à renforcer Pythodore, au lieu de venir tout droit de Corcyre, étoit retournée sur la côte du Péloponnèse, où il étoit probable qu'elle s'arrêteroit quelque temps, crurent le moment opportun pour tenter les chances d'un combat naval. Trente galères étoient toutes les forces qu'ils purent rassembler dans le port de Messine. Pythodore n'avoit que seize vaisseaux athéniens et huit galères de Rhegium, avec lesquels il leur livra combat dans ce détroit si fameux par les écueils de Scylla et de Charybde. Il remporta l'avantage, mais la victoire ne fut pas décisive.

Peu de temps après il secourut Camarina dont les Syracusains étoient

sur le point de s'emparer. Le succès de cette expédition porta le coup le plus funeste à la puissance des ennemis.

Sur ces entrefaites les Léontins s'étoient mis en marche pour coopérer avec la flotte athénienne dans une attaque contre Messine, mais l'entreprise échoua.

Pendant l'hiver, la flotte d'Eurymédon et de Sophocle entra dans les mers de Sicile. Les affaires des Athéniens prenoient la plus heureuse tournure, lorsque les petites villes de Camarina et de Géla firent la paix avec les Syracusains. Hermocrate, citoyen de Syracuse, proposa de conclure une paix générale avec les villes révoltées. Les succès qu'il obtint dans ses démarches, déjouèrent tous les projets ambitieux des Athéniens sur la Sicile. Les commandans de la flotte se trouvant incapables de rendre

d'autres services à leur pays, se retirèrent; mais à leur retour, le peuple leur reprocha avec indignation d'avoir permis aux alliés de faire la paix. Pythodore et Sophocle furent bannis; les services d'Eurymédon à Corcyre et à Pylos le sauvèrent sans doute d'une sentence aussi sévère; mais il fut condamné à une amende.

Hermocrate n'avoit vraisemblablement aucun projet de fondre tous les gouvernemens municipaux des villes grecques de Sicile en une seule république, ni même d'établir entr'elles une union fédérative. Toutes ses représentations à ses concitoyens se réduisoient à les supplier de ne pas souffrir que des étrangers se mêlassent de leurs affaires.

De nouveaux troubles ne tardèrent pas à renaître en Sicile. Les Syracusains avoient traité les Léontins avec assez de générosité pour leur ac-

corder parmi eux le droit de cité. Séduits par cet avantage, les Léontins s'étoient tous retirés à Syracuse et avoient abandonné leur ville. Il paroît cependant qu'ils essuyèrent des injustices et des violences de la part de la faction démocratique. Un grand nombre de Léontins mécontens sortirent de la ville, et s'étant emparés d'un quartier de Leontium appelé Phocée et d'une forteresse sur le même territoire, nommée Bricinnie, ils invitèrent leurs concitoyens à venir les rejoindre : plusieurs d'entr'eux qui erroient en Sicile et vivoient dans l'état le plus déplorable, acceptèrent cette invitation ; dès ce moment commença une guerre de brigandage sur le territoire de Leontium et sur celui de Syracuse.

Les Athéniens intervinrent dans cette querelle ; ils envoyèrent Phéax et deux autres officiers, pour prendre

connoissance de l'état des choses et tâcher de former une ligue contre Syracuse[1]. Les états puissans d'Agrigente et de Camarina, quelques autres villes moins considérables et les Locriens - Epizéphyriens entrèrent dans leurs vues.

La bataille d'Amphipolis qui eut lieu dans la même année, mit une entrave à ces projets. Les négociations de la paix entre Lacédémone et Athènes eurent un résultat avantageux. Le parti de Nicias dominoit alors ; les maximes de Périclès furent suivies ; on renonça à tout projet de conquêtes, et l'on ne voulut plus s'immiscer dans les affaires de Sicile.

Les Grecs ayant cessé de s'occuper de la Sicile, l'histoire de cette île présente une lacune d'environ six années ; mais dans cet intervalle, x petites républiques, Sélinonte

n 422 avant J. C.

et Egeste, se firent la guerre avec acharnement. Les habitans de Sélinonte obtinrent des secours de Syracuse; mais les Egestains qui ne purent trouver d'alliés parmi leurs compatriotes furent bloqués par terre et par mer.

Dans cette situation, et pour échapper aux désastres qui accompagnoient toujours la prise d'une ville grecque, ils implorèrent la protection des Athéniens [1]. Leurs ambassadeurs représentèrent que déjà les Syracusains avoient exterminé les Léontins, peuple qui tenoit aux Athéniens, non-seulement par une antique alliance, mais par les liens du sang; que si ces attentats restoient impunis, si l'on permettoit à ce peuple d'opprimer tous les alliés d'Athènes en Sicile, la confédération du Péloponnèse se

[1] L'an 416 avant J. C.

trouveroit désormais recevoir un accroissement de forces presque irrésistible.

Ils ajoutoient à ces argumens qu'ils avoient seulement besoin de troupes, et qu'ils avoient assez de richesses pour soutenir toutes les dépenses de la guerre.

Athènes étoit alors plus que jamais agitée par les factions. Alcibiade trompé dans son ambition par les derniers événemens d'Argos, et ayant perdu par-là presque toute l'influence extraordinaire qu'il avoit acquise dans le Péloponnèse, cherchoit une nouvelle occasion de se signaler. Il ne cachoit pas même son dessein d'engager la république dans une guerre extérieure.

Le parti de Nicias redoutoit la guerre, non-seulement à cause des malheurs qui en étoient inséparables, mais encore plus à cause de

l'augmentation d'influence et d'autorité qui en résulteroit pour Alcibiade ; aussi observoit-il avec vigilance toutes ses mesures. Ce conflit donnoit un grand ascendant à Hyperbole qui avoit pour lui tous les anciens partisans de Cléon. Hyperbole s'étoit rendu redoutable à Nicias par ses railleries piquantes, ses menaces et ses déclamations ; mais il ne lui étoit pas aussi facile de résister à Alcibiade. Il dirigea contre celui-ci un autre genre de politique.

L'ambition insatiable d'Alcibiade, le luxe qu'il déployoit, la supériorité qu'il affectoit en toutes choses, donnèrent matière à une insinuation qui fut répandue avec soin parmi le peuple, qu'il avoit trop de pouvoir et d'influence pour n'être pas dangereux dans une démocratie, et qu'il falloit employer contre lui la mesure salutaire de l'ostracisme.

Alcibiade et ses amis furent alarmés de la facilité avec laquelle le peuple recevoit ces impressions. Ils s'efforcèrent d'abord de les détruire, en représentant que ce n'étoit pas Alcibiade dont la puissance reposoit entièrement sur la faveur du peuple, mais Nicias et le parti aristocratique qui étoient réellement les hommes dangereux ; que le bannissement des chefs de ce parti, rétabliroit l'équilibre dans la République.

Hyperbole employa tout son art pour échauffer la dispute, et tenir le peuple également partagé entre les deux partis. Son influence étoit telle, qu'il étoit évidemment en son pouvoir de faire pencher la balance en faveur de qui il jugeroit à propos. Mais il avoit à combattre un antagoniste plus habile que Cléon n'en avoit jamais rencontré. Alcibiade se

ménagea une réconciliation avec Nicias. Ils convoquèrent une assemblée du peuple, et d'un commun accord, ils y dénoncèrent Hyperbole comme un homme qui par sa prépondérance dans les assemblées, son caractère turbulent et ses projets séditieux étoit dangereux à l'état.

Le peuple en fut surpris; jamais un homme de la condition d'Hyperbole n'avoit été proposé pour être soumis à l'ostracisme. Mais le peuple d'Athènes aimoit les choses bizarres; il lui parut piquant d'honorer un pareil personnage, en le rangeant dans la même classe que Miltiade, Aristide, Thémistocle et Cimon. Le bannissement d'Hyperbole fut résolu.

La coalition des deux rivaux n'eut pas plus de durée qu'il n'en falloit pour écraser un homme que tous deux craignoient également. L'un

désiroit aussi ardemment la guerre que l'autre étoit jaloux de maintenir la paix.

L'ambassade des Egestains fournit à Alcibiade l'occasion qu'il souhaitoit. Comme général de la République, car il étoit encore revêtu de cet emploi, il fit aux députés l'accueil le plus favorable, et soutint avec chaleur leur cause auprès du peuple.

Les amis de Nicias montrèrent peu d'énergie en cette circonstance; pendant quelque temps ils suspendirent toute décision, mais enfin les argumens et l'influence du général l'emportèrent. On envoya des commissaires en Sicile pour s'informer des affaires, et principalement pour savoir si les Egestains avoient, comme ils le prétendoient, les fonds suffisans pour fournir aux frais de l'expédition.

Les commissaires revinrent au printemps[1], accompagnés de nouveaux ministres d'Egeste ; lesquels apportoient une somme de soixante talens[2]. C'étoit la paie d'un mois pour les équipages de soixante galères qu'ils étoient chargés de demander Ils furent introduits dans l'assemblée, tenant dans leurs mains cette pièce à l'appui de leur demande. Les commissaires tous dévoués à Alcibiadene, négligèrent rien pour déterminer l'assemblée à accorder les secours que l'on réclamoit. Ils protestèrent avoir la connoissance personnelle que la somme offerte par les Egestains n'étoit qu'une petite partie des ressources que possédoit leur pays.

L'événement démontra que cette assertion étoit une imposture auda-

[1] L'an 415 avant J. C.

[2] Environ 324,000 francs.

cieuse. Cependant l'assemblée du peuple se laissa persuader, et l'on décréta l'envoi de soixante galères.

Toute la conduite d'Alcibiade dans ces conjonctures est un chef-d'œuvre de politique. Quoique Nicias combattît de tout son pouvoir les mesures que proposoit Alcibiade, ce dernier ne vouloit pas paroître lui rendre haine pour haine; au contraire il se servoit de l'autorité et de la prépondérance de Nicias contre lui-même. Il s'agissoit de nommer le commandant de l'expédition. Les partisans d'Alcibiade étoient maîtres de dicter tout ce qu'ils vouloient. Cependant ils firent élire Nicias comme général en chef, et Alcibiade en qualité de commandant en second. Lamachus fut nommé troisième général. C'étoit un officier qui avoit de la naissance, mais peu de talens et de capacité.

Il étoit de l'intérêt d'Alcibiade de ne pas laisser refroidir les passions populaires. On fixa donc seulement un délai de quatre jours pour convoquer une assemblée où l'on donneroit aux généraux les instructions et les pouvoirs nécessaires. Nicias qui, la première fois, n'avoit pas été préparé à combattre un décret par lequel il obtenoit un commandement important sans l'avoir demandé, essaya à la seconde assemblée, de faire des représentations au peuple. Alcibiade lui répliqua, et son discours fut accueilli avec de vifs transports d'enthousiasme. Les discours des députés d'Egeste et de Leontium n'eurent pas moins d'effet.

Nicias vit bien qu'il étoit superflu de s'opposer ouvertement à cette mesure, il chercha à décourager les Athéniens, en leur exposant les périls de l'entreprise et l'étendue des

sacrifices qu'elle exigeoit. Il assura qu'il ne falloit pas moins de cent galères, et de cinq mille hommes pesamment armés, sans compter les troupes légères et les équipages des vaisseaux, ce qui faisoit un total de trente mille hommes. Le peuple n'en fut pas effrayé; un décret mit à la disposition des généraux tous les bâtimens et les hommes qu'ils jugeroient nécessaires au succès de l'expédition.

Les préparatifs se firent avec la même célérité. Cependant ils furent un moment interrompus par un événement singulier auquel la superstition des Grecs pouvoit seule donner de l'importance.

C'étoit une coutume immémoriale chez les Grecs de placer en face de chaque temple ou de chaque habitation une statue imparfaite de Mercure, dont la tète seulement étoit complètement sculptée et le reste une

gaîne ou bloc carré. Une nuit la plus grande partie de ces figures appelées *Hermès*, eurent la tête mutilée par des mains inconnues. L'alarme et l'indignation se répandirent dans la ville.

Cet incident qui n'étoit évidemment que le fruit de la malveillance, fut regardé comme un sinistre présage. On offrit de grandes récompenses à tout homme libre ou esclave qui en découvriroit les auteurs. Toutes les recherches furent infructueuses; mais on savoit que quelque temps auparavant plusieurs jeunes gens pris de vin avoient mutilé des statues semblables et avoient profané les mystères sacrés, en les célébrant dans des maisons particulières. Alcibiade fut impliqué dans cette accusation.

Les antagonistes d'Alcibiade qui étoient du parti oligarchique et que

par sa faveur populaire, il avoit réduits au silence, furent enchantés de trouver une pareille occasion. Des bruits calomnieux furent répandus avec soin, on le dénonça comme auteur du sacrilège.

Cependant il y avoit toute apparence que ce n'étoit pas Alcibiade, que c'étoient au contraire ses ennemis qui avoient commis cette profanation. Il étoit notoire qu'Alcibiade en s'amusant avec ses amis, s'étoit porté à des actes d'impiété qui accréditoient aisément les soupçons contre lui. Mais la mutilation des Hermès n'étoit pas la suite d'une orgie; c'étoit évidemment une action concertée avec le plus grand mystère. Rien n'étoit plus funeste pour Alcibiade qu'un pareil événement dans des conjonctures semblables, aussi n'y a-t-il point dans toute sa vie politique de

circonstance où il se soit conduit avec plus de prudence.

Il se présenta devant l'assemblée du peuple, et demanda des juges pour se laver des sacrilèges qu'on lui imputoit. Les adversaires d'Alcibiade craignant la faveur dont il jouissoit dans l'armée, craignant aussi d'exciter l'indignation des auxiliaires Argiens et Mantinéens, ne voulurent ni poursuivre immédiatement, ni abandonner l'accusation; ils prirent un parti mitoyen. Ce fut de faire décréter par le peuple, qu'Alcibiade conserveroit son commandemant, et que l'affaire seroit ajournée jusqu'à son retour[1].

[1] Telle est la narration de Thucydide. On voit dans une harangue d'Isocrate que les accusateurs d'Alcibiade furent punis; ce qui supposeroit un acquittement en sa faveur. Cependant Isocrate n'ayant pas dit cela en son nom, mais en celui d'un client qu'il défendoit, ce

Vers le commencement de l'été les préparatifs furent consommés. Aucun état de la Grèce n'avoit encore fait pour les pays étrangers des armemens aussi considérables. Les particuliers disputèrent de zèle avec le public. Les commandans de galères les équipèrent en partie à leurs dépens. Un décret du peuple accorda une paie d'un drachme par jour [1] à tous les marins de la flotte ; les capitaines y ajoutèrent une haute-paye pour les rameurs du premier rang, nommés thranites.

Le jour fixé pour l'embarquement [2] les citoyens d'Athènes qui faisoient partie de l'expédition, furent passés en revue, ainsi que les troupes alliées qui se trouvoient dans

témoignage ne peut guères être mis en balance avec celui de l'historien.

(Note de l'Auteur.)

[1] Environ 1 franc.

[2] L'an 415 avant J. C.

la ville. Tous les habitans les conduisirent jusqu'au Pirée. Dès que l'armée fut embarquée, les trompettes donnèrent le signal du silence. On fit des prières publiques et solennelles pour le succès de l'entreprise. Les officiers de chaque vaisseau tenant des coupes d'or ou d'argent remplies de vin, firent des libations en l'honneur des dieux, et burent à la prospérité des armes de la République. Les citoyens et les étrangers placés sur le rivage, leur répondirent par des acclamations. Cela fait on entonna le chant de guerre, la flotte relâcha à Egine, et delà partit pour Corcyre.

A la nouvelle de ces préparatifs formidables, Hermocrate qui avoit pacifié la Sicile lorsqu'elle avoit été désolée par une guerre intestine, fut l'un de ceux qui proposèrent les mesures les plus vigoureuses pour

repousser les Athéniens. Il représenta qu'il étoit nécessaire de donner plus de force à la confédération de Syracuse, en se conciliant les barbares qui vivoient dans l'intérieur des terres ; et en faisant des alliances avec les Grecs d'Italie. Il invita même à sonder les dispositions de Carthage, à envoyer des ambassadeurs près de Corinthe et de Lacédémone. Il ajouta qu'il ne falloit pas attendre que les Athéniens fussent arrivés sur les côtes pour faire des préparatifs contre leur invasion ; que toute formidable qu'étoit leur marine, on pouvoit en employant convenablement les forces navales que possédoit la Sicile, arrêter la marche de la flotte athénienne.

Les Tarentins, dit-il, sont nos alliés ; la flotte athénienne ne peut éviter de passer devant Tarente ; c'est-là qu'il faut rassembler tous nos vaisseaux. Nous choisirons le

moment d'attaquer avec le plus d'avantage ; les Athéniens gênés par leurs bagages et par leurs troupes, ne seront pas en état de résister.

Ces sages conseils ne furent pas écoutés du peuple comme ils auroient dû l'être. La plupart de ceux qui composoient l'assemblée ne voulurent pas croire que les Athéniens fissent une invasion en Sicile pour en entreprendre la conquête. Cette idée seule leur paroissoit ridicule. On soutenoit avec chaleur des opinions contradictoires.

Athénagore, chef des démocrates, crut les circonstances propices pour faire des déclamations contre les nobles. Il seroit plutôt à désirer qu'à craindre, s'écria-t-il, que les Athéniens eussent la folie de faire une descente en Sicile. Le Péloponnèse ne seroit pas mieux que nous en état de leur résister. Les forces de

Syracuse sont à elles seules doubles de cette expédition par laquelle on cherche à nous épouvanter. On sait bien qu'il est des jeunes gens ambitieux qui brûlent du désir de commander; mais notre patrie ne s'imposera pas un pareil joug. Il faut au contraire réprimer les séditieux qui cherchent à répandre l'alarme, et punir ces attentats contre l'ordre public.

Il alloit continuer d'exciter les passions populaires, lorsqu'un des généraux voulut l'interrompre. Athénagore réclama la liberté des opinions; il observa ensuite que c'étoit l'affaire des généraux de prendre sur ce qui se passoit des renseignemens plus authentiques que ceux qu'on avoit obtenus jusqu'alors. Sans mettre aucune question aux voix, on congédia l'assemblée.

Pendant toutes ces hésitations, la

flotte Athénienne s'étoit ralliée à Corcyre, avec toutes ses troupes de débarquement et ses navires de transport. Elle mit à la voile pour les côtes de Tarente ; mais aucune ville ne voulut ni la recevoir, ni lui fournir de vivres. Elle arriva sans avoir éprouvé d'accident, à la ville de Rhegium alliée des Athéniens. Cependant les habitans refusèrent d'admettre les troupes dans la ville ; ils assignèrent en dehors des murs un emplacement commode pour asseoir un camp, et leur fournirent d'ailleurs des provisions en abondance.

Les Syracusains permirent enfin à leurs chefs de prendre des mesures pour détourner l'orage qui les menaçoit. On envoya des ambassadeurs auprès de quelques villes peuplées d'aborigènes. On mit des garnisons dans des places fortes, on passa la revue des chevaux et des armes, et

des troupes semi.ent en marche de toutes parts.

Sur ces entrefaites trois galères que les Athéniens avoit envoyées à la découverte, regagnèrent le gros de la flotte. Leurs commandans qui avoient touché à Egeste, déclarèrent que tout ce que les ambassadeurs égestains avoient rapporté des prétendues richesses de leur République étoit un tissu de faussetés; que les commissaires d'Athènes avoient été dupes d'un grossier stratagème. Le temple le plus riche du territoire d'Egeste étoit celui de Vénus à Erix, où il y avoit en effet une quantité considérable de coupes, d'encensoirs et d'autres vases d'argent. On avoit invité les commissaires athéniens à venir voir tous ces trésors; on avoit eu soin non-seulement de leur montrer tout l'or et l'argent qui appartenoit au temple, mais tous les objets précieux qu'on avoit pu em-

prunter aux villes grecques et carthaginoises du voisinage.

Les premiers commissaires qui étoient des créatures d'Alcibiade, avoient cru ou feint de croire ce qu'on leur avoit dit. Revenus de leur mission, ils avoient déclaré à Athènes qu'ils n'avoient pu se lasser d'admirer les richesses d'Egeste. Au contraire les nouveaux commissaires avoient été envoyés par Nicias, commandant en chef, et ils avoient considéré les choses dans toute autre disposition. Ils rapportèrent que toutes les sommes d'argent que les Egestains leur avoient montrées dans leurs caisses, se réduisoient à trente talens [1].

Les généraux athéniens ne comptoient sans doute pas beaucoup sur les prodigieux trésors dont on avoit parlé ; mais ils s'étoient flattés du

[1] Environ 162,000 francs.

moins de trouver de quoi subvenir aux premières dépenses. Le peuple athénien ne pouvoit manquer de recevoir défavorablement une si prompte demande de subsides.

Ce malheur ne vint pas tout seul. Les Rhégiens s'étoient montrés à la veille de céder aux pressantes sollicitations des généraux d'Athènes, en joignant leurs armes à celles de leurs anciens alliés ; mais ils répondirent enfin d'une manière positive qu'ils feroient tout ce qui seroit en leur pouvoir pour témoigner aux Athéniens leur amitié sincère ; mais pourvu que cela ne sortît pas des bornes d'une exacte neutralité ; qu'ils n'entreprendroient aucune hostilité que de concert avec les autres républiques italiennes alliées avec eux.

Le refus des Rhégiens n'étoit pas par lui-même d'une grande conséquence ; mais il faisoit avorter les né-

gociations semblables auprès des villes de Sicile, qui n'eussent pas manqué de suivre l'exemple de Rhegium.

Les chefs de l'armée se trouvoient fort embarrassés. Les Egestains à demi-barbares, et que leur guerre avec Sélinonte, avoit mis à deux doigts de leur ruine, et les misérables Léontins chassés de leur territoire, se trouvoient être les seuls alliés d'Athènes, au-delà de la mer d'Ionie.

Ensuite quand il fut question de former un plan de campagne, les trois généraux différèrent d'avis, chacun selon son caractère. Nicias homme expérimenté et prudent, que sa dignité de commandant en chef étoit loin d'éblouir, et qui d'ailleurs étoit en fort mauvaise santé, proposa de secourir Egeste, d'après le premier article de leurs instructions. Il ajouta que si les citoyens d'Egeste ne remplissoient pas leurs engagemens, en

fournissant les fonds qu'ils avoient promis, ou si l'on n'avoit pas d'autres moyens plus prompts pour secourir les Léontins, il ne falloit pas compromettre davantage les forces et les trésors de la République.

Alcibiade dont le caractère étoit impétueux, mais le génie vaste et les talens universels, persistoit toujours dans ses plans de conquête. Il dit qu'il seroit honteux qu'une armée aussi considérable revînt dans ses foyers sans avoir rien fait, et sans honneur; que cependant il ne désapprouvoit pas les mesures que recommandoit la prudence; qu'il proposoit d'entamer des négociations avec toutes les villes grecques de Sicile, celles de Sélinonte et de Syracuse exceptées; de chercher à s'établir à Messine, et d'attaquer ensuite avec avantage les villes de Sélinonte et de Syracuse.

Lamachus, brave soldat, peu versé dans la politique, mais connoissant bien l'humeur changeante et passionnée du peuple d'Athènes, ouvrit un avis tout différent. Il dit qu'il falloit marcher sans délai contre Syracuse, qui étant surprise, seroit peu dans le cas de résister ; que si l'on pouvoit prendre la ville du premier coup, on s'empareroit facilement des autres places de son territoire, avant que les habitans eussent le temps d'emporter leurs effets ; qu'on se trouveroit ainsi en état de faire la guerre, sans demander d'argent aux Athéniens.

A en juger d'après l'événement, l'opinion de Lamachus n'étoit pas la moins judicieuse ; mais elle fut dédaignée. Lamachus se rangea du côté d'Alcibiade à qui Nicias, par ce moyen, fut obligé de céder.

Alcibiade se chargea de négocier

avec Messine ; il ne put en engager les habitans à faire la guerre à Syracuse ; mais il obtint, ce qui étoit fort important, la permission de se procurer des vivres sur leur territoire. Il se mit alors à la tête de soixante galères, et vint à Naxos avec Lamachus. Il trouva le peuple tellement favorable à ses desseins, qu'il l'engagea à former une ligue offensive et défensive avec Athènes. De là il se rendit à Catane. Le parti des Syracusains y avoit tant d'influence, qu'il ne put conclure aucun traité.

Suivant toujours la côte, vers le sud, il détacha en avant dix galères qui se présentèrent devant Syracuse.

Quand elles furent à l'embouchure du port, un hérault monté sur le pont d'un de ces bâtimens, proclama les intentions de la république athénienne de faire rendre aux Léontins opprimés une entière justice.

Cela fait, et après avoir, autant que possible, examiné l'état de défense de la ville, du port et du pays environnant, les galères rejoignirent la flotte.

Cependant les citoyens de Catane se laissèrent persuader de recevoir les généraux athéniens, pour exposer leur demande devant l'assemblée du peuple. Des troupes débarquèrent et firent une garde exacte antour de la ville.

Tandis qu'Alcibiade haranguoit les habitans sur la place publique, on observa des soldats athéniens qui, par pure curiosité et par désœuvrement s'étoient introduits dans la ville, en franchissant une porte qui n'étoit pas gardée, et en escaladant des murailles mal construites. Ce spectacle jeta l'alarme dans l'esprit de ceux qui tenoient au parti de Syracuse. Ils crurent que leurs adversaires avoient

livré la ville aux Athéniens. La plupart d'entr'eux s'empressèrent de sortir de la place publique. Les autres craignant les calamités qui étoient toujours la suite d'une sédition dans les villes grecques, passèrent un décret par lequel on conclut une alliance offensive et défensive avec Athènes. Bientôt le port de Catane devint le principal rendez-vous de la flotte.

Peu de temps après les Athéniens firent une descente près de Syracuse, et y prirent un butin considérable. Mais la cavalerie syracusaine repoussa les Athéniens, et les fit rentrer dans leurs vaisseaux.

La flotte étant retournée à Catane, y trouva le vaisseau de Salamine, c'est-à-dire, celui qu'on employoit pour des missions sacrées et solennelles; il apportoit un ordre qui enjoignoit à Alcibiade et à d'autres of-

ficiers de revenir sur-le-champ à Athènes, afin de répondre aux accusations de sacrilège et d'impiété qui avoient été dirigées contre eux.

Depuis le départ de la flotte, Athènes avoit été en proie à tous les fléaux de la fureur démocratique. Les adversaires d'Alcibiade n'avoient pas perdu un instant pour exciter les soupçons et les alarmes du peuple. Une commission fut nommée pour faire des recherches sur un prétendu complot qui avoit pour objet d'établir la tyrannie. Pisandre et Chariclès furent du nombre des commissaires. Une foule de personnes fut jetée dans les prisons.

Il arriva sur ces entrefaites que des troubles ayant éclaté en Béotie, les Lacédémoniens envoyèrent un petit détachement vers l'isthme de Corinthe. Cette circonstance redoubla les alarmes. On répandit le bruit

que l'insurrection de la Béotie n'étoit qu'une feinte ; que la véritable cause de ce mouvement étoit une intrigue qui se tramoit à Athènes. Le peuple passa toute une nuit sous les armes.

La même terreur panique se répandit à Argos. On craignit qu'il n'y eût une conspiration contre la démocratie ; quoique Alcibiade eût ordonné lui-même l'arrestation des principaux Argiens qui favorisoient l'oligarchie ; et quoiqu'on les tînt sous bonne garde dans les différentes îles qui dépendoient d'Athènes, ces malheureux inspirèrent cependant tant de soupçons, que les Athéniens les livrèrent aux démocrates d'Argos pour les mettre à mort, comme s'ils s'entendoient avec les amis d'Alcibiade.

Tel étoit l'état des choses, lorsqu'un nommé Andocides, l'un de

ceux qui furent arrêtés comme partisans d'Alcibiade, s'étant entretenu avec un de ses compagnons d'infortune se laissa persuader par lui que, coupable ou non coupable, il ne pourroit échapper au supplice qu'en faisant des révélations quelconques.

Le peuple reçut, avec une joie d'enfant, cette dénonciation des prétendus auteurs de la mutilation des Hermès. Les délateurs furent mis en liberté, ainsi que tous ceux qu'ils n'accusèrent pas; mais tous ceux qu'ils chargèrent, furent condamnés à la peine capitale, sans qu'on alléguât contre eux d'autres preuves. La tête des accusés qui s'enfuirent fut mise à prix.

La difficulté étoit d'amener sous le glaive démocratique ceux des accusés qui servoient dans l'armée de Sicile, et particulièrement Alcibia-

de, devenu désormais l'objet de la terreur du peuple, comme il avoit été jadis l'objet de ses plus chères faveurs.

Sa mort étoit jurée, mais on craignoit que l'armée ne se déclarât pour lui. La défection des Argiens et des Mantinéens étoit encore une conséquence à redouter. On prit le parti d'envoyer la galère de Salamine, non pas pour l'arrêter, ni lui, ni aucun des autres accusés, mais pour leur notifier au nom du peuple l'ordre de retourner à Athènes.

Cet ordre fut exécuté, Alcibiade suivit dans sa propre galère celle de Salamine. En longeant, suivant l'usage, la côte d'Italie, on relâcha à Thurium. Là, Alcibiade et les autres accusés résolurent de prendre la fuite, et se cachèrent. Les commandans du vaisseau, après avoir fait d'inutiles recherches pour les retrou-

ver, furent obligés de retourner sans leurs prisonniers ; le peuple condamna ceux-ci par contumace.

Nicias et Lamachus restés seuls à la tête de l'armée de Sicile, abandonnèrent tous les plans d'Alcibiade. Peut-être n'avoient-ils ni l'un ni l'autre assez de capacité pour les exécuter. Conformément au premier projet de Nicias, on résolut de se présenter devant Egeste et Sélinonte. Chemin faisant, les Athéniens prirent Hyccara, ville sicanienne, dont ils réduisirent les habitans en esclavage. Nicias peu zélé pour l'entreprise, et par conséquent peu ferme dans ses résolutions, se rendit avec une foible escorte à Egeste pour demander les subsides qu'on avoit promis ; il ne put en tirer que trente talens [1].

Le reste de cette campagne est

1 Environ 172,000 francs.

loin de lui faire honneur. Les prisonniers furent embarqués sur la flotte qui revint par le détroit de Messine, à sa première station près de Catane. Des troupes étant débarquées, envahirent le pays des Siciliens aborigènes, et ces malheureux subirent la peine des fausses promesses qu'avoient faites les Égestains. On en prit un nombre si considérable, que les ayant exposés en vente, les Grecs en retirèrent cent vingt talens [1]. On dit que la fameuse courtisanne Laïs, étoit une jeune Sicilienne qui fut en cette occasion vendue à un marchand de Corinthe.

Nicias fut contraint à cette action, non-seulement par les mœurs et les préjugés du temps, mais par le besoin d'obtenir de l'argent à quelque prix que ce fût.

Après avoir perdu toute une cam-

[1] Environ 648,000 francs.

pagne à ces entreprises peu utiles, on se détermina enfin à attaquer vigoureusement Syracuse. C'étoit au commencement de l'hiver : il eût été imprudent de se présenter du côté de la plaine, parce que la cavalerie des Syracusains étoit supérieure à celle de leurs ennemis. Les généraux résolurent de profiter de la témérité des Syracusains qui, brûlant de se mesurer avec les Athéniens, commettroient tôt ou tard quelque faute grave.

De même que, dans les villes siciliennes, attachées aux Syracusains, il y avoit un parti en faveur d'Athènes, il y avoit aussi à Catane un parti dévoué à Syracuse. On gagna un Catanien qui avoit de fréquentes relations avec Syracuse. Cet homme dit aux Syracusains que le camp des Athéniens étoit mal gardé; que les officiers et un grand nombre de sol-

dats passoient souvent la nuit dans la ville, que si les Syracusains venoient en force attaquer le camp ennemi, leurs amis de Catane prendroient les armes en leur faveur.

On fixa le jour pour l'attaque. Nicias et Lamachus exactement informés de toutes les circonstances, embarquèrent secrètement pendant la nuit toutes leurs troupes, mirent à la voile pour Syracuse; et, ayant fait leur débarquement sans résistance, ils choisirent la situation la plus commode pour faire le siège.

Les Syracusains qui étoient sortis de leur ville, instruits de ce mouvement des Athéniens, retournèrent sur leurs pas. Les Athéniens leur présentèrent le combat et furent vainqueurs. Cependant grace à la protection de sa cavalerie, la plus grande partie de l'armée Syracusaine rentra dans la ville.

Cette bataille perdue avoit jeté les citoyens de Syracuse dans le découragement. Hermocrate les ranima par ses harangues éloquentes. Ils cherchèrent à mettre dans leurs intérêts les autres villes de la Sicile ; n'ayant pu y réussir, ils tournèrent leurs vues du côté des états même de la Grèce.

Ils envoyèrent d'abord une ambassade à Corinthe, fondatrice de Syracuse. Le gouvernement corinthien accueillit favorablement leur demande, et nomma même une députation pour accompagner leurs ambassadeurs jusqu'à Lacédémone.

Mais le plus formidable ennemi d'Athènes à cette époque, c'étoit un Athénien. Alcibiade étoit passé sur un vaisseau marchand au port de Cyllène, de-là il avoit reçu du gouvernement lacédémonien un sauf-conduit pour se rendre à Sparte. Il

y trouva les esprits singulièrement disposés en sa faveur. S'étant présenté devant le sénat et le peuple, l'ambition d'Athènes, dit-il, est insatiable ; elle veut d'abord soumettre la Sicile, et ensuite toutes les possessions grecques en Italie. Les bois de construction que fournit cette contrée la mettront tellement en état d'augmenter sa marine, qu'un jour elle pourra aspirer à la conquête de Carthage. Dès ce moment l'Espagne et toutes les côtes de la Méditerranée lui seront ouvertes ; partout elle levera des troupes mercenaires, et se composera une armée formidable qui attaquera le Péloponnèse du côté de terre, tandis que ses flottes le bloqueront étroitement par mer. C'est ainsi qu'Athènes achevera l'asservissement de la Grèce. Chaque pays conquis lui fournira toujours de nou-

veaux moyens pour de nouvelles usurpations.

Après avoir par ces discours effrayé les Lacédémoniens, Alcibiade les avertit des moyens par lesquels ils pouvoient éviter les dangers qui les menaçoient.

Vous n'avez pas, leur dit-il, de flotte capable de résister à celle d'Athènes; mais vous pouvez envoyer des troupes en Sicile, et les réunir aux armées de cette île. Ce qui est encore plus important que l'envoi même des troupes, c'est qu'un général spartiate passe en Sicile, qu'il établisse une bonne discipline parmi les Siciliens, et réunisse sous son commandement tous ceux qui ne sont pas disposés à obéir à Syracuse.

L'éloquence d'Alcibiade et les renseignemens qu'il étoit plus capable qu'aucun autre de donner sur les affaires des Athéniens, entraînèrent

les Spartiates, il fut résolu qu'on donneroit des secours à Syracuse, et que l'on recommenceroit la guerre contre Athènes.

Gylippe, fils de Cléandrias, fut désigné pour commander les troupes du Péloponnèse en Sicile. Cependant Lacédémone ne voulut pas fournir de soldats; elle autorisa seulement Gylippe à en recruter comme il pourroit parmi les alliés.

Au commencement du printemps[1], les forces de la Laconie firent une nouvelle invasion sur le territoire d'Argos; mais un tremblement de terre répandit la consternation. On crut que les dieux se prononçoient contre l'entreprise. L'armée rentra dans ses foyers. Les Argiens encouragés par cette honteuse retraite, firent des incursions sur les domaines de Lacédémone.

[1] L'an 414 avant J. C.

Cependant les généraux athéniens avoient pris leurs mesures pour suivre avec le plus d'avantage possible leur plan de campagne. La flotte se présenta devant Messine pour s'emparer de cette ville, dans laquelle on s'étoit ménagé des intelligences; mais cette tentative échoua, et les Athéniens se retirèrent, au bout de treize jours, sans autre résultat que celui d'avoir été cause de la mort des principaux Messéniens dévoués à leurs intérêts, et que leurs adversaires avoient arrêtés comme traitres.

On fit auprès d'autres villes siciliennes des négociations plus heureuses. Les habitans des plaines, accoutumés à recevoir des lois de Syracuse, se laissèrent difficilement entraîner à la révolte; mais les montagnards de l'intérieur qui s'étoient toujours maintenus indépendans, et regardoient les Syracusains comme

leurs ennemis naturels, étoient mieux disposés à servir les projets d'Athènes.

La plupart fournirent des provisions; quelques-uns payèrent même des contributions en argent; il fallut déployer peu de force pour réduire ceux qui résistèrent.

Les Athéniens avoient aussi des correspondances avec les Etrusques et avec les Carthaginois; cependant il ne paroît pas que ces négociations aient eu de suites.

Au printemps l'armée se mit en marche, et entreprit le siège en règle de Syracuse. On s'occupa d'abord de former la ligne de contrevallation; il fallut pour cela livrer de fréquens combats aux Syracusains. Presque toutes les affaires se décidèrent en faveur des Athéniens. Quand cette opération fut sur le point d'être terminée, les Syracusains se virent abandon-

nés de tous ceux qui tenoient encore à leur parti, et se regardèrent eux-mêmes comme perdus. Le peuple, dans sa fureur, destitua ses généraux, et particulièrement Hermocrate. D'autres hommes se mirent à la tête des affaires.

Le bas-peuple ne redoutoit pas autant que ses chefs les conséquences de la prise de la ville par les Athéniens. Dans l'assemblée générale il s'éleva de fréquens débats sur des projets de capitulation. On reçut même des messages de Nicias à ce sujet; mais les conditions que les assiégés proposoient à Nicias, ne lui paroissoient pas capables de satisfaire le peuple inquiet et ambitieux qui lui avoit confié le commandement. C'étoit cependant un grand point d'avoir presque réalisé les rêves magnifiques d'Alcibiade. Nicias, en dépit de sa mauvaise volonté, se trou-

voit à la veille d'être le conquérant de Syracuse et de la Sicile.

Sur ces entrefaites, Gylippe arriva à Leucade avec une partie seulement de sa flotte ; les nouvelles qu'il reçut de Syracuse, étoient si funestes, qu'il regardoit déjà la Sicile comme perdue, et s'estimoit trop heureux s'il pouvoit sauver les états d'Italie attachés à la confédération du Péloponnèse.

Ce fut vers cet objet qu'il dirigea désormais tous ses efforts. Il passa à Tarente, colonie lacédémonienne où il fut bien reçu. Ayant appris que les généraux athéniens avoient négligé de garder le détroit de Messine, il suivit la côte septentrionale de Sicile, et entra dans le port d'Himère. Il prit alors la résolution hardie de laisser ses galères à Himère et de se rendre par terre à Syracuse avec ses troupes et toutes celles qu'il pourroit rassem-

bler dans le pays. Ce dessein fut couronné du succès. Son armée se grossit en route des troupes de plusieurs nations ennemies des Athéniens. Il se trouva bientôt à la tête de cinq mille hommes.

Pendant ce temps-là, le reste de la flotte qui s'étoit assemblée à Leucade, avoit mis à la voile pour l'Italie, laissant en arrière Gongylus un des commandans corinthiens dont le vaisseau ne se trouvoit pas en état de partir. Cet événement fortuit eut les suites les plus graves. Gongylus, dès que son vaisseau fut équipé, traversa tout droit le golfe, sans faire le circuit ordinaire, arriva sur la côte de Sicile avant l'escadre, et entra dans Syracuse sans opposition.

En effet Nicias comptant sur un succès assuré, et méprisant les renforts que pourroit recevoir l'ennemi, se tenoit peu sur ses gardes. Il

envoya trop tard quatre galères pour fermer le détroit de Messine.

Déjà une assemblée générale du peuple avoit été convoquée à Syracuse pour discuter un projet de capitulation. L'arrivée du général corinthien donna des espérances; Gongylus promit des secours prompts et efficaces, non-seulement de Corinthe, mais de Lacédémone. Les esprits du peuple subirent une telle révolution, que ses chefs proposèrent de faire une sortie, et de marcher au devant de Gylippe qui ne devoit pas être éloigné.

Nicias commit une faute vraiment inconcevable, en laissant approcher la petite armée de Gylippe, composée tout au plus de deux mille hommes de bonne infanterie; le reste consistoit en troupes irrégulières. Les généraux athéniens furent bien étonnés quand ils se virent attaqués d'un

côté par l'armée auxiliaire, de l'autre par les assiégés.

Gylippe, avant d'engager la bataille, envoya proposer aux Athéniens d'évacuer la Sicile dans l'espace de cinq jours avec armes et bagages. Un tel message fut reçu avec autant de dédain que d'étonnement, par ceux qui se regardoient déjà comme conquérans de tout le pays.

Pendant la nuit, Gylippe, grace à l'indolence des Athéniens, eut tout le temps de choisir une position plus avantageuse que celle où il avoit campé d'abord.

Le lendemain matin les forces combinées se présentèrent en ordre de bataille devant le front des ouvrages athéniens; par cette manœuvre, elles interceptèrent les communications du gros de l'armée avec le fort de Labdale et ses lignes septentrionales. Profitant de l'immobilité

de Nicias, Gylippe fit prendre le fort d'assaut par un détachement de ses troupes, et passa la garnison au fil de l'épée. Un autre événement de peu d'importance, arrivé le même jour; excita le courage des Syracusains. On prit une galère athénienne à l'embouchure du port.

Nicias se décida enfin à livrer bataille. Gylippe sut si bien se maintenir, que sa cavalerie prit en flanc l'aile gauche des Athéniens. Cette manœuvre mit le désordre dans l'armée de Nicias. Il se retira derrière ses retranchemens. Gylippe profita de ce succès pour élever lui-même des ouvrages qui enfermèrent les assiégeans dans leurs lignes.

Nicias eut encore la douleur de voir entrer dans le port de Syracuse l'escadre ennemie composée de douze galères. La ville se trouvoit désormais en sûreté et en état d'agir of-

fensivement contre les Athéniens.

Thucydide nous apprend à l'occasion de ce siège, que Nicias fut le premier général de la Grèce qui, pour mettre sa responsabilité à couvert, imagina d'envoyer le détail par écrit de ces opérations. Ces bulletins où il exposoit jour par jour la situation des choses, étoient lus dans l'assemblée du peuple.

Réduit à se tenir sur la défensive pendant le reste de l'été, Nicias en détailla les motifs dans une dépêche qu'il fit porter à Athènes par des officiers. Il proposoit de deux choses l'une; ou d'abandonner l'entreprise, ou d'envoyer de puissans renforts avec des sommes d'argent. Il finissoit par offrir sa démission du commandement.

Les Athéniens n'étoient pas assez familiarisés avec le malheur, pour écouter de sages conseils, lorsqu'on

vouloit les détourner d'une entreprise qu'ils affectionnoient. Ils n'accordèrent pas même à leur général, âgé et infirme, la retraite qu'il sollicitoit. On décréta l'envoi de nouvelles forces. Nicias fut continué dans ses fonctions de commandant en chef; on lui donna pour lieutenans Ménandre et Euthydême qui se trouvoient avec lui en Sicile. Démosthènes, fils d'Alcisthènes, et Eurymèdon furent nommés commandans des troupes de renfort.

Tandis que les Athéniens s'obstinoient follement à une conquête éloignée, on préparoit contre eux dans leur propre pays une attaque plus sérieuse que toutes celles dont ils eussent souffert jusques-là. Les Lacédémoniens firent une incursion en Attique, sous les ordres d'Archidamus fils d'Agis [1]. Ils s'emparèrent de Dé-

[1] L'an 413 avant J. C.

célie, ville située à la vue d'Athènes et seulement à une distance de cinq lieues; ensuite, ils la fortifièrent. Ils firent aussi passer des secours à l'armée péloponnésienne de Sicile.

Gylippe secondé d'Hermocrate déploya son activité et ses talens contre le vieux et foible Nicias. Ils résolurent d'affronter les Athéniens sur la mer. Trente-cinq galères étoient à l'ancre dans le grand port, et quarante-cinq dans le petit. On les équipa pendant la nuit, tandis que Gylippe avec son infanterie attaquoit trois forts élevés par les Athéniens.

A la pointe du jour la flotte syracusaine ayant été aperçue par les Athéniens, ceux-ci firent partir à la hâte soixante galères; mais du côté de terre on faisoit si mauvaise garde, qu'on ne s'aperçut pas de l'approche d'un ennemi. Toute l'armée se porta sur le point du rivage qui étoit me-

nacé par la flotte. Il en résulta que Gylippe, en accélérant sa marche, emporta du premier assaut le plus considérable des trois forts. Bientôt après les deux autres furent abandonnés par leurs garnisons.

Pendant ce temps-là le combat naval s'engageoit; les Syracusains perdirent onze vaisseaux; trois galères athéniennes furent détruites. Les Athéniens élevèrent un trophée en réjouissance de leur victoire maritime; les Syracusains en élevèrent trois pour célèbrer la prise des trois forts.

Mais les Syracusains avoient obtenu de plus précieux avantages que ces vains trophées. Ils avoient pris la caisse militaire, et les principaux magasins de l'ennemi; des munitions navales pour quarante vaisseaux et trois galères complètement équipées. Ainsi, le résultat défini-

tif de cette dernière action, étoit fâcheux pour les Athéniens.

Gylippe et Hermocrate ne renoncèrent pas au noble projet de disputer aux Athéniens l'empire de la mer. Pour mettre à couvert leur flotte qui étoit dans le grand port, et d'où ils pouvoient nuire avec plus de facilité à celle d'Athènes, ils construisirent une jetée. Les Athéniens firent tous leurs efforts pour détruire ces ouvrages ; mais ils n'en purent venir à bout.

Tandis que les affaires traînoient ainsi en longueur dans la Sicile, les Athéniens ressentoient cruellement les conséquences d'avoir une garnison péloponnésienne si près de leur ville. Agis qui avoit dirigé l'expédition, étoit resté, après le départ de l'armée, comme gouverneur de la place, et prenoit les mesures les plus judicieuses. Non-seulement les Athé-

niens perdirent tout le produit et les revenus de leurs terres de l'Attique avec tous les troupeaux qui en dépendoient, mais vingt mille de leurs esclaves, dont la plupart étoient des artisans, désertèrent.

La cavalerie athénienne n'empêchoit que très-imparfaitement ces ravages. On ignoroit alors l'art de ferrer les chevaux. Ces animaux étoient bientôt hors de service, à force de marcher sur un sol escarpé et rocailleux.

La grande et féconde île d'Eubée avoit été de tous temps le grenier d'Athènes. Les productions en étoient amenées dans le port d'Orope, et de-là conduits par terre à Athènes, en suivant un chemin montueux d'environ quinze lieues. L'occupation de Décélie par les Péloponnésiens rendoit la route de terre impraticable, il falloit tout transporter par

mer. D'après les avantages de notre navigation moderne, cette dernière voie seroit incomparablement préférable; mais Thucydide assure que les transports par mer étoient beaucoup plus coûteux que ceux par terre; en un mot, dit cet écrivain, Athènes, au lieu d'être une république, fut réduite à n'être plus qu'une place de guerre. Elle n'avoit pas de territoire, et tiroit par mer toutes ses subsistances. Le peuple étoit fatigué par le service militaire qui étoit sans relâche, et ne lui permettoit aucune autre occupation.

Malgré tous les inconvéniens de ce siège perpétuel, telle étoit cependant la passion des Athéniens pour les conquêtes, telle étoit l'ardeur avec laquelle ils vouloient poursuivre le siège de Syracuse, ville qui, par sa grandeur et sa population, n'étoit guères inférieure à Athènes,

qu'à moins d'en avoir été témoin, dit l'historien Thucydide, il est difficile d'y ajouter foi. Cependant tous les revenus publics et particuliers de l'Attique se trouvant taris, il fallut chercher d'autres ressources.

Il se fit un changement total dans le mode de lever les contributions sur les états sujets d'Athènes. On abolit l'ancien tribut, on le remplaça par une taxe, la première de ce genre dont parle l'histoire, et qui ressemble à nos douanes modernes, c'étoit le vingtième de la valeur de tous les objets importés ou exportés. Cet impôt excita des mécontentemens, non pas qu'on le regardât comme exorbitant, mais parce qu'on détestoit le pouvoir arbitraire, en vertu duquel il avoit été établi.

Tandis que les Athéniens souffroient tous ces maux, leurs ennemis de la Béotie furent eux-mêmes

frappés d'un coup terrible. Treize cents Thraces auxiliaires que les Athéniens avoient engagés pour l'expédition de Sicile n'arrivèrent qu'après le départ de la flotte. On n'avoit pas de vaisseaux pour les transporter, ni assez d'argent pour les payer ; il fut résolu qu'on les renverroit, mais de la manière la plus propre à en tirer parti contre les ennemis de l'état. Le commandement de ces troupes fut donné à l'Athénien Ditréphès, lequel débarqua ces barbares sur le territoire de Tanagra. Il y ramassa beaucoup de butin, qu'il transporta à Chalcis, et traversa de nouveau l'Euripe, pour continuer ses déprédations. Pendant la nuit il marcha sur la ville de Mycalesse, à une telle distance de l'Attique et de la mer, que ses habitans, ne croyant pas qu'ils eussent de surprise à redouter, n'avoient pas de fortifications, et veil-

loient très-mal à la garde de leur ville.

Ditréphès trouvant une porte qui n'étoit pas gardée, y pénétra avec sa troupe, et massacra tous les habitans sans distinction d'âge ni de sexe. Il y avoit une école considérable et toute remplie d'enfans; les Thraces y entrèrent et n'épargnèrent pas un seul de ces malheureux.

A la nouvelle de cette scène de carnage, les Thébains envoyèrent un détachement pour repousser les barbares. Les Thraces qui joignoient à leur intrépidité une assez bonne discipline firent leur retraite en bon ordre, et défirent la cavalerie Thébaine. Cependant ils furent obligés d'abandonner leur butin; et quand ils arrivèrent sur la côte, la plupart ne purent rejoindre leurs embarcations. Tous ceux qui ne savoient pas nager périrent, car les matelots athéniens faisant peu de cas de tels alliés, s'étoient empressés de mettre leurs

vaisseaux hors de la portée d'un ennemi furieux.

Démosthènes et Eurymédon étant arrivés à Corcyre avec leur flotte, se mirent à recruter des troupes parmi les alliés d'Athènes. Quand leur armement fut complet, ils longèrent les côtes. Le commandant de la flotte corinthienne, Polyanthe, osa attendre à Naupacte avec des forces inférieures, la flotte athénienne, que commandoit Diphilus, il choisit à la vérité la position la plus avantageuse possible. Après un combat opiniâtre, trois vaisseaux corinthiens furent coulés bas, mais sept galères athéniennes perdirent tous leurs équipages, par la supériorité des archers corinthiens. Les Corinthiens se retirèrent, sans que les Athéniens fussent en état de les poursuivre.

Tandis que ces événemens se passoient en Grèce, Gylippe et Hermo-

crate poursuivoient en Sicile le cours de leurs succès. Il ne restoit plus dans cette île aucune ville attachée à Athènes. Agrigente seule demeuroit neutre, et refusoit même le passage aux troupes alliées des Syracusains ; elles étoient obligées de passer dans les pays habités par les barbares. Nicias tendit une embuscade à un corps de deux mille trois cents hommes qui prenoient cette voie détournée ; huit cents furent tués, mais le reste arriva à Syracuse.

Gylippe et Hermocrate instruits du puissant renfort que les Athéniens attendoient, livrèrent dans le port un second combat naval. Leur flotte consistant en quatre-vingts voiles, attaqua à l'improviste celle des Athéniens ; l'action ne fut pas longue ; deux galères athéniennes périrent, mais les deux flottes se séparèrent sans autre résultat.

Nicias n'eut plus d'autre soin que de mettre sa flotte en sûreté. Il avoit déja formé une estacade pour défendre le bassin où ses vaisseaux étoient à l'ancre. Il fit embosser à une certaine distance des vaisseaux marchands qui étoient plus considérables et tiroient plus d'eau que les galères de guerre. Il y plaça des machines portant de ces instrumens appelés dauphins. C'étoient des poids énormes suspendus au-dessus de la mer, de façon à tomber sur les vaisseaux qui vouloient forcer le passage, et à les couler bas. Ceux des vaisseaux athéniens qui se seroient trouvés serrés de près dans un combat pouvoient chercher un refuge derrière ces forteresses flottantes.

Les Syracusains ne tardèrent pas en effet à renouveler le combat; ils dirigèrent leurs principaux efforts contre la flotte, la victoire demeura

long-temps indécise, jusqu'à ce qu'enfin Ariston, l'un des meilleurs hommes de mer qui servît sur la flotte de Syracuse, usa de stratagême. Il feignit une retraite ; les Athéniens sortirent de leur camp naval, et poursuivirent l'ennemi qui rentra dans le port. Tandis que les Athéniens revenoient prendre leur station, ils furent bien surpris de voir les galères syracusaines retourner en bon ordre. Les équipages des vaisseaux athéniens souffrirent beaucoup de l'habileté des archers qui combattoient sur les galères de Syracuse. Sept galères athéniennes furent coulées ; plusieurs autres endommagées, et les équipages se trouvèrent tellement harassés, que toute la flotte se retrancha enfin derrière l'estacade.

Les Syracusains la poursuivirent ; trois de leurs vaisseaux dans l'ivresse du succès, voulurent emporter les

retranchemens; mais deux de ces vaisseaux périrent, l'autre fut pris avec tous ceux qui le montoient; le reste de la flotte se retira. Les Syracusains étoient désormais persuadés qu'ils avoient l'avantage sur mer comme sur terre contre cet ennemi par qui naguères ils craignoiént d'être subjugués.

Déjà ils se préparoient à renouveler une attaque sur les deux élémens, lorsque Démosthènes et Eurymédon arrivèrent avec une flotte de soixante treize galères, et vingt mille hommes de débarquement. Des forces aussi formidables jetèrent l'alarme dans Syracuse; on avoit assuré à ses habitans que le territoire de l'Attique étoit entièrement conquis par ses ennemis; il ne pouvoient concevoir que les Athéniens réduits chez eux à de telles extrémités, pussent envoyer au dehors une armée aussi imposante.

Démosthènes ayant débarqué se

troupes, et fait sa jonction avec Nicias, proposa de prendre d'assaut le faubourg d'*Epipole*, c'est-à-dire ce que dans notre langage moderne nous appellerions la haute ville; mais Nicias ne fut pas du même avis. On se mit à piller le territoire au-delà de l'Anape ; on espéroit sans doute irriter par-là les Syracusains, et les engager à livrer bataille ; mais les Syracusains se tinrent tranquilles. Les Athéniens voulurent ensuite prendre quelques ouvrages extérieurs, l'attaque fut repoussée et leurs machines brûlées par l'ennemi. Démosthènes insistoit toujours dans le conseil pour que l'on donnât un assaut ; Nicias y consentit enfin.

Cette attaque eut lieu pendant la nuit. Les Athéniens obtinrent d'abord des succès ; mais un incident bien singulier fit échouer cette tentative. Dans l'obscurité, on ne pouvoit distinguer les amis des enne-

mis ; les différens détachemens athéniens étoient obligés à chaque instant de se demander le mot d'ordre ; leurs ennemis finirent par le connoître. Le chant de guerre que les Grecs avoient coutume d'entonner avant de combattre, augmenta encore la confusion. En effet, celui des alliés d'Athènes de race dorienne étant le même que celui des Syracusains, les Athéniens prenoient leurs propres troupes pour des corps ennemis. Dans ce désordre toujours croissant, plusieurs détachemens athéniens se chargèrent les uns les autres ; tous enfin prirent la fuite. Le passage étoit fort étroit, les fuyards, en grand nombre ; et comme ils couroient avec vitesse pour échapper à la fureur de l'ennemis plusieurs furent renversés, dans les précipices.

Ceux qui servoient depuis long-

temps sous les ordres de Nicias, connoissant mieux le pays, eurent plus de facilité pour regagner leurs camps; mais une partie des nouveaux arrivés s'étant égarée, fut interceptée par la cavalerie syracusaine.

Le lendemain fut un jour de deuil pour les Athéniens, et de triomphe pour les Syracusains. L'armée des Athéniens étoit accablée de maladies, tant à cause de la saison, que des terreins marécageux où elle campoit. Démosthène et Eurymédon proposèrent de retourner à Athènes; mais Nicias ne voulut pas déférer à leur sentiment, disant que ce seroit s'exposer au courroux du peuple. D'ailleurs, il comptoit sur des intelligences et un parti nombreux qu'il avoit dans la place.

Gylippe étant parvenu à introduire un nouveau renfort dans la ville, Nicias ne refusa plus de se rendre

aux vœux de ses collègues; mais il exigea que l'on cacheroit à l'armée la résolution qu'on venoit de prendre.

Pendant que l'on faisoit secrètement les préparatifs du départ, il arriva une éclipse totale de lune; on n'étoit pas alors assez instruit pour prévoir le retour périodique de ce phénomène; encore moins pour en connoître la cause. Toute l'armée fut frappée de terreur, et crut y voir un funeste présage. On supplia les généraux de différer le départ. Les augures et les devins déclarèrent que, pour se réconcilier avec les puissances célestes, ils devoient attendre encore trois fois neuf jours. Nicias dit positivement que tant que ce délai ne seroit pas expiré, il ne voudroit pas même entendre parler de retraite.

Plutarque se récrie à cette occasion

avec une bonhomie singulière contre l'ignorance des augures athéniens. « Ils auroient dû savoir, dit-« il, qu'une éclipse est toujours un « heureux présage, quand il s'agit « d'une retraite. »

Ainsi il arriva tout le contraire de ce qui auroit dû arriver d'après les préjugés du temps. Les Athéniens furent découragés, et les Syracusains crurent que le présage leur étoit favorable. Ceux-ci s'empressèrent de livrer un nouveau combat sur mer. La flotte athénienne étoit supérieure en nombre de dix galères. Les Syracusains, après en avoir percé le centre, dirigèrent leurs principaux efforts contre Eurymédon qui commandoit la droite, prirent, détruisirent ou forcèrent à gagner côte tous ses vaisseaux; Eurymédon fut tué dans le combat. Ensuite, ils pour-

suivirent l'aile gauche jusque sur le rivage.

Gylippe témoin de cette victoire, fit marcher des troupes de terre pour s'emparer des vaisseaux athéniens qui s'étoient approchés de la côte; mais les Athéniens combattirent vaillamment, et sauvèrent la plupart de ces galères. Les Syracusains en prirent cependant dix-huit, dont les équipages furent massacrés. On essaya ensuite de détruire avec un brûlot la flotte athénienne retranchée dans son camp naval. Le vent favorisoit ce dessein, mais la manœuvre habile des Athéniens le déconcerta.

Cet échec des Athéniens sur mer, fut suivi d'un autre non moins déplorable. Ils prirent enfin la résolution de se retirer. Il faudroit la plume de Thucydide pour décrire le désespoir dans lequel cette re-

traite jeta les Athéniens. Au lieu de revenir dans leurs foyers, comme ils avoient pu s'en flatter naguères, conquérans de la Sicile, une fuite honteuse étoit leur unique ressource et même une ressource désespérée contre l'esclavage et la mort; mais ils étoient tourmentés encore par une autre idée. Ceux de leurs soldats qui avoient péri dans les derniers combats, n'avoient pas reçu la sépulture. Un Grec ne pouvoit songer sans effroi que son parent ou son ami eût été privé de cet honneur. Cependant les accens et les gestes de ceux qui vivoient encore, que leurs blessures ou leurs maladies empêchoient de marcher; leurs plaintes, leurs supplications, leurs embrassemens, les efforts pénibles et infructueux que faisoient quelques-uns pour sauver leurs amis, excitoient des angoisses encore plus cuisantes

que cette négligence réputée impie, mais aussi excusable qu'elle étoit inévitable, envers les morts tranquilles et silencieux. On se faisoit des reproches mutuels, on accusoit ceux qui avoient proposé l'entreprise, ou qui s'étoient opposés à la retraite dans un temps où elle eût été plus facile; en un mot, dit l'historien, tel étoit le sentiment de tant de maux accumulés, que cette multitude fondoit en larmes.

Enfin, l'armée se mit en marche; on eût dit que c'étoient les habitans d'une ville, fuyant devant de nombreux assiégeans.

Lorsque les Syracusains, au point du jour, virent le camp des Athéniens abandonné, ils crièrent à la trahison et accusèrent leurs généraux d'avoir laissé échapper l'ennemi; mais Gylippe et les autres chefs avoient tout calculé. Les Athéniens

rencontrèrent sur leur route des obstacles sans cesse renaissans ; le corps que Démosthène commandoit fut entouré et obligé de se rendre, sans autre condition, si ce n'est qu'aucun de ses gens ne seroit mis à mort, soit par des moyens violens, soit par le défaut de nourriture ; car, telle étoit la barbarie des nations anciennes, qu'il falloit prévoir tous les cas.

Nicias également harcelé et tourmenté dans sa marche, fut coupé et obligé de capituler. Cependant il ne voulut pas se soumettre aux Syracusains, et préféra traiter avec Gylippe. Quelques Athéniens se sauvèrent à la faveur des localités ; tous les autres furent pris. On ne fit pas avec ceux-ci de capitulation ; tous les prisonniers furent réduits en esclavage, et les Syracusains se les partagèrent entre eux.

C'eût été un triomphe bien glo-

rieux et bien extraordinaire pour Gylippe, de ramener prisonniers à Sparte les deux généraux athéniens, les plus illustres de leurs temps; mais l'humeur jalouse, inquiète et la mauvaise foi d'un peuple livré à la fureur des démagogues, trahirent ses justes espérances. Un décret du peuple syracusain condamna à mort les deux capitaines athéniens, et ils furent exécutés malgré toutes les remontrances de Gylippe.

Dans les anciennes démocraties, les hommes de la plus basse classe du peuple pouvoient donner la sanction de l'autorité souveraine aux attentats les plus révoltans. Comme la responsabilité ne pesoit en particulier sur aucun personnage ni sur aucun corps de l'état, et que le peuple, en vrai despote, étoit collectivement l'auteur de toutes les mesures de l'autorité publique, la honte des

actions les plus atroces étoit tellement partagée, qu'il en rejaillissoit fort peu sur les individus.

Ainsi, personne n'étoit obligé de s'avouer auteur de l'infâme décret prononcé contre Nicias et Démosthène, dont l'un s'étoit mis sous la protection du général spartiate, et l'autre sous la protection d'une capitulation solennelle, garantie au nom du peuple syracusain.

Lorsque la honte eut fait place à la rage, les Syracusains en rougirent eux-mêmes, et insinuèrent que c'étoit Gylippe qui avoit provoqué le décret; d'autres rumeurs que l'historien sicilien Timée a adoptées, accusèrent Hermocrate de cet attentat; aucune de ces deux versions ne paroît mériter notre confiance.

Les misérables restes de cette armée jadis si florissante, et la plus grande qu'aucun peuple de la Grèce

eût jamais envoyée au-dehors, étoient réservés à un sort encore plus affreux.

Il y avoit près de la ville une carrière profonde. Ce fut la prison que l'on jugea la plus convenable pour contenir une si grande multitude d'hommes si bien exercés au maniement des armes. On y enferma les hommes libres, au nombre d'environ sept mille; les esclaves furent vendus à l'encan.

Les Syracusains qui avoient violé la foi envers les généraux, ne traitèrent pas mieux les soldats; ils ne voyoient pas dans ces Athéniens des ennemis généreux, mais des oppresseurs qui, si le sort leur eût été favorable, les eussent livrés à la plus profonde misère. Quoiqu'ils ne pussent leur refuser des alimens, sans contrevenir à la lettre du traité, ils leur en donnèrent à peine ce qu'il

falloit pour soutenir leur existence. Ils leur fournirent de l'eau avec une parcimonie encore plus cruelle. Il n'y avoit pas dans ces carrières d'abri contre l'ardeur du soleil; les nuits froides et humides de l'automne étoient encore plus pernicieuses pour leur santé. Ces malheureux ne pouvoient pas même se débarrasser des immondices. On ne prenoit aucun soin de leurs malades; ceux qui mouroient se putréfioient à l'air libre, au milieu des vivans.

Vers la fin de novembre, après une détention d'environ soixante-dix jours, on tira de ce séjour horrible tous ceux qui n'étoient pas citoyens d'Athènes ou de quelques villes grecques de Sicile ou d'Italie, et on les vendit comme esclaves. Les autres restèrent, et l'histoire garde sur leur destinée un silence sinistre.

Ceux de l'armée de Nicias qui n'a-

voient pas capitulé, et que l'on avoit pu condamner sans scrupule à l'esclavage, souffrirent plus ou moins, selon la dureté ou l'humanité des maîtres à qui ils échurent en partage. D'autres soldats qui s'étoient échappés, furent contraints par la famine à quitter leurs retraites et à demander eux-mêmes des fers. Ainsi, toutes les villes de Sicile se trouvèrent remplies d'esclaves. Un très-petit nombre d'Athéniens eurent le bonheur de se réfugier dans la ville de Catane, amie de leur nation, et d'où ils purent se rendre dans leur patrie.

Plusieurs de ces malheureux captifs trouvèrent moyen d'adoucir leur sort, en se faisant une ressource de leurs connoissances dans la littérature et dans les sciences. Depuis Hiéron, la littérature des Grecs Ioniens avoit fait peu de progrès en

Sicile; les livres ne s'y étoient pas multipliés; mais un grand nombre d'Athéniens savoient par cœur les œuvres d'Euripide dont ils chantoient les vers moraux et politiques pour se délasser de leurs souffrances. Leurs chants touchèrent singulièrement les Siciliens qui aimoient à les entendre répéter à leurs esclaves, et à les apprendre eux-mêmes.

CHAPITRE XXII.

Affaires de la Grèce, depuis l'expédition de Sicile jusqu'à l'alliance de Lacédémone avec la Perse.

La nouvelle de ces désastres ne fut pas d'abord connue à Athènes par une voie officielle; mais par pur hasard, et on refusa d'y ajouter foi. Un étranger ayant débarqué au Pirée, entra dans la boutique d'un barbier, et parla de ces événemens comme devant déjà être connus dans la ville. Le barbier plus zélé que discret, partit aussitôt pour Athènes, et communiqua aux Archontes ce qu'il venoit d'apprendre. Ceux-ci convoquèrent promptement une assemblée du peuple et y introduisirent le barbier.

Le peuple extrêmement agité, demanda à cet homme quelles étoient ses preuves; il n'en put administrer aucune; car, il n'avoit pas pris d'informations sur la personne de qui il tenoit ce récit, et ne put l'indiquer. La multitude indignée condamna aussitôt ce malheureux au supplice de la torture. Le barbier indiscret ne fut délivré que lorsque quelques-uns de ceux qui s'étoient sauvés arrivèrent et confirmèrent la fatale nouvelle.

Cependant on ne leur accorda pas d'abord une entière confiance; mais, quand des témoignages multipliés n'eurent plus laissé de doute, le peuple tomba dans le plus violent désespoir. Sa rage s'exhala contre les orateurs qui avoient conseillé l'expédition. Les augures, les devins qui avoient prédit la faveur des dieux partagèrent cette disgrace. On s'attendoit à chaque instant à voir pa-

roître devant le Pirée la flotte des vainqueurs, et à être bloqué par terre et par mer.

Au milieu de cette consternation générale, Athènes ne manquoit pas de chefs capables de diriger la République, dans des circonstances aussi orageuses. On prit les résolutions les plus vigoureuses que les circonstances pussent permettre; on s'occupa de rétablir la marine, de former des magasins, d'avoir de l'argent, de mettre de l'économie dans les dépenses et par dessus tout de prévenir la défection des alliés et des nations tributaires, particulières des Eubéens.

Il se fit en même temps à Lacédémone un changement qui influa d'une manière remarquable sur la politique de la Grèce. Les rois de Lacédémone qui, dans leur pays, excepté lorsqu'ils présidoient aux so-

lennités religieuses, étoient à peine distingués de la classe du peuple, étant obligés dans toutes les affaires de céder à l'autorité tyrannique des Éphores, jouissoient à la tête des armées, d'un pouvoir vraiment royal.

Lycurgue avoit mis des entraves à l'intérêt évident que les rois avoient de susciter ou d'entretenir des guerres étrangères, en interdisant de pareilles guerres. Cette loi que l'intérêt même des Éphores appuyoit, étoit encore mieux observée à cause de la pauvreté de la République.

Mais déjà avant la guerre persique, Cléomène ayant trouvé moyen d'engager la république dans des hostilités continuelles, s'étoit acquis un grand pouvoir. Pausanias avoit profité des événemens de cette même guerre pour donner un libre cours à ses vues ambitieuses. Son imprudence, plutôt que des obstacles sérieux, a-

voit déconcerté ses projets. La décadence de Sparte avoit mis pendant quelque temps des bornes à l'ambition de ses généraux et de ses rois.

Au commencement de la guerre du Péloponnèse, Archidamus, prince avancé en âge et dont le caractère étoit fort aimable, aussi humain que prudent, ne se proposa pas d'autre objet que la prospérité de son pays et de la Grèce en général.

Agis, son fils, n'eût peut-être pas tenté d'innovation, si les circonstances ne l'y eussent contraint. Lorsqu'il monta sur le trône, la guerre étoit poussée avec chaleur. Une faute qu'il fit dans ses opérations militaires lui attira, comme nous l'avons vu, la censure des Éphores; mais il rétablit sa réputation par la victoire près de Mantinée. Il étoit encore dans la vigueur de l'âge, lorsque l'établissement d'une garnison

permanente à Décélie lui donna ce qu'aucun de ses prédécesseurs n'avoit eu, un commandemant militaire perpétuel.

Il fut alors tout-à-fait roi ; il se trouva à l'abri du contrôle gênant et humiliant des Éphores. Non-seulement il put disposer en maître absolu des troupes qui étoient sous ses ordres ; mais il lui fut permis d'en recruter de nouvelles, de lever des contributions, d'exercer son autorité sur les alliés de la république et de négocier avec des états étrangers. Jouissant d'un pouvoir indépendant, il n'en étoit que plus respecté, aussi lui rendoit-on dans sa garnison de Décélie, des honneurs que les rois de Sparte n'avoient jamais reçus chez eux. Il en résulta qu'il préféroit cette petite place de guerre au séjour de sa capitale.

La création à Sparte d'un revenu

public paroît avoir été une infraction, au moins à l'esprit des institutions de Lycurgue. Nous ignorons à quelle époque fut faite cette réforme dans les finances, mais nous voyons qu'Archidamus, dans les débats qui précédèrent la guerre du Péloponnèse, en parloit comme d'une chose qui n'étoit pas nouvelle. La longueur de la guerre et l'étendue du théâtre qu'elle occupoit, nécessitèrent l'augmentation de ces revenus. Ceux qui étoient chargés de les lever, trouvoient leur intérêt à la continuation de la guerre, et par conséquent à souffrir que le roi commandât les armées au dehors.

Le gouvernement de Lacédémone s'occupa alors avec activité des principaux objets qui lui avoient fait entreprendre la guerre, c'est-à-dire, de se créer une flotte qui pût rivaliser celle d'Athènes. Ce projet d'abord

extravagant finit par se trouver praticable: Au lieu d'une flotte de cinq cents galères qu'on s'étoit proposée d'avoir, l'abaissement d'Athènes permit d'en exiger seulement une centaine de la confédération. Les Lacédémoniens s'imposèrent à eux-mêmes le contingent de vingt-cinq bâtimens de guerres.

Agis fut chargé de lever les contributions imposées aux états du nord : pour cet effet il partit de Décélie au mois de novembre avec un nombre suffisant de troupes. Après avoir reçu tout ce qu'on lui offroit amicalement, il employa la force pour soumettre ceux qui ne vouloient pas payer. C'est ainsi qu'il contraignit les Achéens de la Phthiotie à fournir des otages, et ensuite à payer les sommes qu'il exigeoit.

Nous avons dit que les Athéniens craignoient surtout la révolte des in-

sulaires d'Eubée. Cette île étoit tellement importante pour les Athéniens, qu'un gouvernement plus sagement organisé ne l'eût par réduite à un dur asservissement, mais eût donné à ses habitans les mêmes droits qu'à ses propres citoyens. Le séjour du roi de Lacédémone dans le voisinage d'Eubée étoit favorable à des intrigues ; les mécontens se multiplioient chaque jour ; lorsqu'on reçut l'information positive des échecs éprouvés en Sicile par les Athéniens, ils proposèrent à Agis de se mettre sous l'autorité de Lacédémone. Il destina pour cette expédition un corps de trois cents *néodamodes ;* c'est ainsi qu'on nommoit ceux qui avoient été récemment admis aux droits de citoyens de Lacédémone.

Mais il fut obligé de suspendre ces préparatifs par une proposition

semblable qu'il reçut des insulaires de Lesbos. Il ne demandoit pas mieux que de se rendre aux désirs des habitans de ces deux îles ; mais il n'avoit pas assez de troupes pour conduire les deux entreprises de front. Il s'étoit déjà engagé avec les habitans de l'Eubée, mais les Béotiens, les plus puissans alliés de Lacédémone, avoient beaucoup d'affection pour les Lesbiens qui étoient comme eux de race éolienne ; Agis désirant se rendre agréable aux Béotiens, remit l'expédition d'Eubée après celle de Lesbos.

Les derniers événemens de Sicile ayant détruit la puissance d'Athènes, l'ambition des peuples orientaux se trouva excitée. Les affaires de la Grèce furent de nouveau liées avec celles de la Perse. Darius avoit succédé sur le trône à son père Artaxerce. Depuis les victoires de Cimon et de ses suc-

cesseurs, la plupart des villes grecques d'Asie étoient devenues tributaires d'Athènes; la jalousie du gouvernement athénien ne leur permettoit guère d'élever des fortifications; cependant telle étoit la terreur qu'inspiroit le nom athénien que les Perses respectèrent ces établissemens.

La cour de Perse n'en affectoit pas moins de considérer toutes ces villes comme des dépendances de son empire; les satrapes exigeoient d'elles des contributions. La politique maladroite des Athéniens, à l'égard des colonies, se trouvoit si favorable aux vues des Perses, que dans toutes les villes grecques d'Asie, il y avoit toujours un parti considérable qui eût préféré la suprématie d'un satrape de Perse à la tyrannie vexatoire et insultante du peuple d'Athènes. Dans de telles conjonctures, il est difficile de décider quel étoit le plus surpre-

nant, ou de la puissance de la petite république d'Athènes qui pouvoit conserver une domination si précaire, ou de la foiblesse de l'immense empire des Perses.

Après la défaite de Sicile, on croyoit généralement qu'Athènes avoit perdu sa puissance sur mer. Dans toutes les villes grecques, le parti aristocratique s'agitoit. Les Lesbiens avoient commencé; les insulaires de Chios et la ville d'Erythres en Ionie les imitèrent; mais, se défiant de leurs propres forces, ils eurent des intelligences avec Tissapherne, satrape de Sardes. Ce gouverneur qui, lui-même combattoit un rébelle nommé Amorges, retiré dans les montagnes de Carie, ne pouvoit pas les aider; mais il embrassa avec chaleur leurs intérêts. Ils envoyèrent concurremment des ambassadeurs à Lacédémone.

En même temps Pharnabaze, sa-

trape des provinces qui confinoient à l'Hellespont et au Pont-Euxin, re-cherchait aussi l'alliance de Sparte. Tous ces envoyés se trouvèrent réu-nis à Lacédémone avec ceux des Lesbiens.

Les débats auxquels ces circonstances donnèrent lieu, fournirent à Alcibiade un moyen de renouer ses intrigues. Endius, nommé Ephore pour cette année, étoit de la famille de Sparte à laquelle l'unissoit une ancienne hospitalité; ils étoient devenus amis intimes. Endius étoit l'ennemi d'Agis; Agis favorisoit les prétentions des Lesbiens; Alcibiade persuada Endius de favoriser ceux de Chios, et les motifs de cette préférence étoient spécieux. Ces insulaires possédoient soixante bâtimens de guerre; leurs forces militaires étoient supérieures à celles de tous les autres Grecs d'Asie, et, ce qui étoit

encore plus important, leur alliance procureroit probablement celle du satrape de Sardes.

Ces raisonnemens entraînèrent Endius et la majorité du conseil. On conclut en conséquence un traité avec les habitans de Chios et d'Erythres; on ordonna l'équipement de quarante galères pour les soutenir dans leur révolte.

Au printemps suivant [1] les insulaires de Chios demandèrent des forces plus considérables: il fut décidé que toute la marine de la confédération seroit envoyée à leur secours.

Avant d'exécuter cette mesure, on tint un congrès à Corinthe; Agis s'y rendit de Décélie; il eut la prudence de ne témoigner aucun ressentiment des bornes que l'on mettoit à son commandement militaire, et de ne pas irriter une administra-

[1] L'an 412 avant J. C.

tion déjà mal disposée contre lui, en s'opposant à des mesures sur lesquelles la constitution autorisoit les Ephores à prononcer.

La décision du congrès fut conforme à la résolution de Lacédémone.

La flotte stationnée dans le golfe, consistoit en trente-neuf galères, on en mit sur-le-champ vingt-une en état de partir. On espéroit que l'attention des Athéniens seroit partagée entre la division qui mettroit à la voile et celle qui resteroit dans le port, qu'ils ne pourroient agir avec efficacité contre aucune des deux; mais il se trouva que l'on touchoit à l'époque des jeux Isthmiques; telle étoit l'inviolabilité de l'armistice qui avoit lieu en cette occasion, que les Athéniens pouvoient s'y rendre et en revenir en toute sûreté. On prévit que les préparatifs de l'expédition et les négociations qui l'avoient fait dé-

cider ne pouvoient être tenus secrets.

Les négociations n'avoient pas encore transpiré ; mais les Athéniens furent instruits des mouvemens de la flotte, et envoyèrent à Chios, Aristocratès, un de leurs généraux, pour examiner la disposition des esprits.

Pendant la célébration des jeux, plusieurs Athéniens furent témoins des préparatifs. Les Athéniens se mirent de leur côté en mesure. Les fêtes étant terminées, les vingt-une galères qu'on avoit déjà fait passer, de l'autre côté de l'isthme, mirent à la voile sous le commandement d'Alcamènes. Les Athéniens l'attaquèrent avec des forces supérieures. Les Péloponnésiens furent vaincus ; Alcamènes fut tué ; on prit une de leurs galères ; les autres se retirèrent dans un port abandonné du territoire de Corinthe, où les Athéniens ne jugèrent pas à propos de les attaquer.

Ils laissèrent quelques galères pour bloquer le port, et partirent avec le reste de leur flotte. Les Corinthiens crurent d'abord qu'il valoit mieux brûler leurs vaisseaux réfugiés dans le port, que de laisser des troupes pour le garder ; mais ayant réfléchi à la difficulté de réparer une telle perte, ils retirèrent les bâtimens sur le rivage, les mirent à sec, et les firent garder par un corps nombreux d'infanterie.

La nouvelle de la défaite et de la mort d'Alcamènes répandit à Lacédémone une telle consternation, que non-seulement on ne fit point partir le reste de la flotte, mais qu'on abandonna tous les grands projets formés depuis peu.

Cependant Alcibiade à force d'intrigues fit changer les Lacédémoniens de résolution ; l'escadre que commandoit Chalcidée mit à la voile;

et Alcibiade lui-même s'y embarqua. Pour dérober à l'ennemi la connoissance de leur route, ils interceptèrent tous les navires marchands, et les contraignirent à les suivre jusqu'à Corycus sur la côte d'Asie, où ils les renvoyèrent.

Bientôt après, l'escadre se présenta devant l'île de Chios. Alcibiades et Chalcidée, admis dans l'assemblée du peuple, affirmèrent hardiment qu'une flotte nombreuse étoit sur le point de partir du Péloponnèse. Le peuple par un décret renonça à l'alliance des Athéniens et s'engagea dans la confédération opposée, les Erythréens et les Clazoméniens suivirent le même exemple.

Alcibiade avoit depuis long-temps des amis à Milet. Par leur entremise il proposa à cette ville, la plus riche et la plus importante de toutes les colonies grecques d'Asie, de secouer

le joug d'Athènes et parvint à l'entraîner dans l'alliance des Péloponnésiens.

On vit peu de temps après une chose toute nouvelle dans la politique de la Grèce; un traité d'alliance entre Tissapherne, au nom du roi de Perse, et Chalcidée au nom de la république de Lacédémone. Les stipulations de ce traité coïncidoient parfaitement avec les vues d'Alcibiade; mais elles n'étoient honorables ni pour Lacédémone, ni pour Chalcidée. On y faisoit la concession la plus dangereuse à la Perse, car il y étoit dit, en termes généraux, que tous les pays et toutes les villes qui avoient appartenu aux prédécesseurs du roi lui appartiendroient.

Quelqu'avantageuses que fussent aux Lacédémoniens ces négociations d'Alcibiade, celui-ci s'en servit pour cacher le but secret de sa politique.

Une faction puissante commençoit déjà à se former contre lui à Sparte; il prévit qu'aussitôt qu'on pourroit se passer de ses services, il seroit sacrifié à la jalousie de ses ennemis. Il engagea donc Chalcidée à mettre des garnisons péloponnésiennes dans les villes nouvellement entrées dans la confédération, et à joindre leurs troupes à son armée: en même temps il traita avec ces villes plutôt en son nom qu'en celui de Lacédémone. Il espéra, sans doute, qu'une armée composée d'Ioniens auroit plus d'attachement pour lui et lui resteroit plus fidèle, en cas d'événemens, que des soldats péloponnésiens.

Fin du tome cinquième.